

INTERROGATIONS POUR LA COMMUNAUTÉ HUMAINE

—
AVRIL 1988

BLUES

Les êtres humains crèvent autant de l'obsession de l'argent qui est dans leurs tête que du manque d'argent dans leurs poches. La misère, ce n'est pas simplement de manquer d'argent pour se payer son steak quotidien, sa vidéo, sa voiture ou sa maison. La vraie misère, c'est d'être contraints de perdre sa vie à courir après l'argent pour se nourrir, se loger, se vêtir, se déplacer, se prélasser au soleil,... C'est d'être contraints d'organiser tous les moments de sa vie en fonction de l'argent, abandonnant ainsi notre humanité. Un monde dans lequel non seulement "le temps c'est de l'argent", mais où l'affectivité, l'imagination et toutes les activités humaines sont réduites à l'échange de marchandises; voilà la misère essentielle dont tout le reste n'est que conséquence.

Qu'on identifie la misère au seul manque d'argent, voilà bien ce que souhaite toute la charogne politicienne, syndicaliste... Tous ces endormeurs voudraient nous faire croire que si les choses coûtaient moins chères on vivrait bien, que si le travail était mieux partagé il ne serait plus pénible, ou que si l'on mettait les villes à la campagne la vie deviendrait passionnante et autres fariboles qui visent à masquer la réalité de ce que nous vivons et à détourner les révoltes vers la simple revendication du droit de choisir la meilleure façon de gâcher sa vie. Ce qu'ils veulent nous masquer c'est que:

- ce qui fait la dureté de la vie, ce n'est pas que les choses soient trop chères, mais qu'elles soient des marchandises, qu'il faille les acheter,
- si nous en avons tous ras-le-bol du travail ce n'est pas parce qu'il est fatiguant. Il nous arrive à tous d'accomplir des actes plus fatigants sans ressentir cette impression. C'est que les produits ou les services issus de ce travail, tout comme le temps passé et l'esprit dépensé à les produire, ne sont que des marchandises qui échappent à notre maîtrise,
- si la vie est souvent ennuyeuse, ce n'est pas à cause d'un environnement peu décoratif ou d'un manque de loisirs, mais parce que les rapports humains se réduisent le plus souvent à des rapports entre des gens passifs, abandonnant le monopole de la communication aux mass media, agents du fric et de la marchandise.

INTERROGATIONS SUR L'ÉCOLOGIE

"La vision de notre planète confrontée à une menace écologique grave, causée par l'homme, ne nous est certainement pas propre, et ces dernières années ont vu l'émergence d'un phénomène écologiste ou vert international qui demande la fin des préjudices causés à l'environnement et aspire à une réconciliation entre l'humanité et la nature.

Le développement de ce mouvement était inévitable considérant la sévérité de la crise qui nous fait face. Ce qui est plus surprenant est que le mouvement ne soit pas plus fort et plus largement répandu, puisqu'il semblerait que la menace pesant sur la Terre aurait des implications immédiates pour nous tous. Bien qu'il n'existe pas de définition unique des mouvements verts et écologistes, leur secteur le plus visible et le plus marquant est constitué par les partis Verts d'Europe occidentale et leurs pâles reflets en Amérique du Nord qui se sont déjà compromis à l'intérieur du système électoral."

"La présente ruine de la terre dans le sillage de fléaux industriels de plus en plus étendus est une situation qui n'apparaît pas avoir de précédent comparable ou significatif. Les extinctions en masse d'espèces, la contamination industrielle, la fuite en avant du développement, la guerre, la famine et les catastrophes mégatechniques ont conduit à un sentiment d'inquiétude profonde et de terreur grandissante en ce qui concerne le destin de la planète et de toute vie. Il y a aussi une reconnaissance croissante de ce que la crise de l'environnement est la crise d'une civilisation dont l'essence est la destruction de la nature et de l'humanité.

"Toute pensée digne de ce nom" écrit Lewis Mumford dans *Le Mythe de la Machine*, "doit devenir écologique". Bien sûr, l'écologie, mot qui voit la nature comme un tout, est devenu un mot fourre-tout. Envisageant le monde comme un tout organique, interdépendant, l'écologie tente de transcender les perspectives mécanistes, fragmentaires et instrumentales. Mais l'écologie comme discipline scientifique est elle-même fragmentaire, la notion de nature en tant que système peut être aussi mécaniste et instrumentale que les conceptions scientifiques précédentes employées par la civilisation industrielle, comme en atteste la convergence contemporaine de la cybernétique, de la théorie des systèmes et de la biotechnologie.

En tant que science, l'écologie spéculait, souvent avec une profonde clairvoyance sur le mouvement de la nature et l'impact de l'activité humaine sur lui. Mais elle est ambiguë ou silencieuse, sur le contexte social qui génère ces activités et sur comment il pourrait changer. De par elle-même, l'écologie n'offre pas de critique sociale, même là où la critique découle directement du discours écologique, résumant la complexité du social à l'image d'une humanité indifférenciée en tant qu'espèce, elle s'égare et est souvent insipide. Souvent, elle n'est employée que pour justifier différentes idéologies politiques, masquant les conflits sociaux en généralisations pseudo-scientifiques. Le Darwinisme social et sa légitimation malthusienne de l'accumulation du capital et de l'immersion dans la misère durant le XIX siècle est un exemple frappant de l'utilisation idéologique d'un discours scientifique - un exemple qui malheureusement continue, comme toutes les idéologies fragmentaires du monde moderne, à nous tourmenter aujourd'hui.

Qu'une philosophie de la nature entièrement cohérente soit possible ou non, la question pregnante de la relation de l'humanité au monde naturel et son corollaire, celle de nos propres relations, est devenu un point majeur (et le plus important) de ces dernières années."

The Fifth Estate Vol. 22 N°3, 1987

Quiconque s'aventure à critiquer le progrès ou à dénoncer les méfaits de la modernité se voit river son clou par l'accusation de vouloir revenir à l'âge de pierre. Il s'agit pour tous les progressistes de susciter en chacun la conviction que la nature est la propriété de l'espèce humaine, qu'elle est le capital d'un capitaliste collectif - les hommes justement - et qu'elle doit être en conséquence exploitée et façonnée à l'image et à la ressemblance de la "collectivité" humaine. Le développement productif n'est aujourd'hui possible que dans la mesure où cette conviction est adoptée par les masses et inspire leurs désirs. Le monde capitaliste peut ainsi agiter devant leurs yeux ébahis le hochet du "toujours plus haut, toujours plus loin", de la consommation et de la survie à crédit, de l'automation censée alléger les chaînes du travail,...

Tout le discours présentant le développement technologique et industriel comme un combat sans cesse recommencé pour la domestication d'une nature hostile, masque que ce mouvement est d'abord adéquat au développement d'un système de domination. Ce que les êtres humains produisent et les moyens qu'ils emploient pour y parvenir est déterminé par les rapports qu'ils entretiennent entre eux, et ceux qu'ils entretiennent avec la nature dans son ensemble. Les "richesses" d'aujourd'hui ne sont donc pas des richesses humaines, mais des richesses pour le capitalisme correspondant aux besoins de vendre et d'abrutir. Ces produits fabriqués, distribués, administrés par nous sont les expressions matérielles de notre aliénation.

Un système social où il y a généralisation de rapports marchands implique que la recherche de la valorisation de l'argent utilise n'importe quel support : qu'il soit animé, inanimé, matériel ou immatériel. Peu importe, l'exigence étant de tout ravalier au rang d'objet, de chose, de produit. Il faut faire de l'argent à tout prix au mépris de l'homme, de sa santé, de son environnement, transformer les produits naturels (nourriture entre autres) en produits manufacturés mais ô combien modernes vantés par la publicité pour nous aider dans les contingences de notre vie laborieuse où le temps c'est de l'argent. Tous les moyens permettant de gagner du temps, de réduire la part d'indétermination dans la réalisation du produit, afin d'assurer son interchangeabilité, sont recherchés pour assurer un processus continu de production de marchandises. Tout doit être soumis aux nécessités du "produit". Cette recherche démentielle vise toujours à inventer de nouveaux "besoins", à faire subir de nouvelles "pénuries", de nouveaux "manques" que les êtres humains doivent combler en acceptant de se vendre pour avoir l'argent qui leur permettra d'acheter. La seule réalité de ce processus c'est qu'il a toujours tendu à réduire les capacités d'initiatives, à mutiler les facultés intellectuelles et corporelles des êtres humains, tout en proclamant le contraire.

De la manufacture au machinisme industriel, de l'automatisation à l'informatique et la robotique, se dessine le cycle qui rend les êtres humains inessentiels, les réduisant à un ensemble de gestes prédéterminés, sur lesquels ils n'ont aucun pouvoir, arrivant à rendre même superflues de simples relations entre eux, tout occupés qu'ils sont à surveiller et contrôler des processus qui leurs échappent totalement.

Le développement des forces productives n'exprime rien d'autre que la domination de la marchandise dans son mouvement de réduction de l'activité humaine en pure dépense d'énergie dont les êtres humains contemplant les résultats. Ce développement ne produit ni bonheur, ni communauté, ni la fin de la domination, mais uniquement des marchandises et notre soumission accrue à des valeurs abstraites... mais quantifiable.

La contestation d'individus, de groupes se définissant "en tant qu'écologistes" est tout aussi partielle que la contestation de ceux qui se définissent "en tant que prolétaires". Ceci ne veut pas dire pour autant qu'il faut accepter comme une fatalité les nuisances de la pollution. Le capital est une production et une reproduction due à l'homme et non cette notion abstraite qui peut laisser croire que nous n'avons pas le choix. Mais, suffit-il d'ajouter un filtre à la cheminée de l'usine pour que cesse du même coup l'oppression du travail sur le salarié qui y perd sa vie à la gagner ? On aura beau obliger les industries chimiques à ne plus déverser les résidus dans les rivières, cela n'empêchera pas l'empoisonnement de beaucoup de gens par la prise quotidienne de tranquillisants (encore appelés "urbanisants") ou d'antibiotiques produits par ces mêmes industries, afin que l'homme d'aujourd'hui supporte la vie moderne et son cortège de nuisances tant physiques que psychiques. Suffira-t-il de supprimer le plomb de l'essence pour rendre à l'homme le plaisir de marcher, prendre son temps, d'être,...

Si les écologistes obtiennent, par-ci par-là, une petite amélioration, cela peut avoir des effets immédiats favorables. Nous ne considérons pas avec indifférence tout frein pouvant être mis à l'accumulation des déchets industriels, la disparition d'espèces végétales et animales, l'aggravation de la menace nucléaire,.... Mais cette amélioration n'est consentie que parce qu'elle sert finalement le rapport capitaliste, qu'elle rapporte à l'Etat un répit, la paix sociale assurant la production des biens de consommation, permettant à la machine de tourner sans gripper, de faire en toute bonne logique de l'argent ... seule richesse importante dans un monde défini par le capital.

La vision étroite de l'écologisme, visant à faire baisser le taux de pollution à coup de lois, de petites réformes, sans remise en cause globale du monde où nous végétons, consiste à accorder à l'Etat le bénéfice d'une innocence dans le processus de dégradation de l'environnement en rapport avec le développement industriel. C'est cautionner l'Etat d'un rôle moralisateur, laissant place à la croyance rassurante qu'il existe une séparation dans la gestion capitaliste du monde et que l'Etat a le devoir et le pouvoir de modifier le cours des choses. C'est refuser d'admettre que l'Etat, quelque soit sa couleur politique, exprime le développement du capitalisme avec le rapport social et les conséquences pratiques et morales que cela implique.

C'est cacher que toute mesure que prend l'Etat garantit son avenir... et notre impuissance.

Ainsi, ceux qui rêvent d'un Etat écologiste développent, consciemment ou non, un projet qui a pour but d'empêcher (et encore!) les grandes catastrophes et d'éterniser les petites. C'est pourquoi parler d'écologie se limite souvent à évoquer le nucléaire, en faisant écran à d'autres dangers aussi grands mais moins médiatiques. Le nucléaire a le pouvoir de créer un choc et d'être réellement une menace de destruction irrémédiable et à grande échelle. C'est aussi le reflet d'un choix de société. Celui d'un monde où il faut vendre et faire acheter n'importe quoi. Le nucléaire doit nous affranchir des aléas du marché pétrolier, nous épargner l'humiliation de la bougie. Vive la fée électricité, qui fait tourner l'industrie avec la production de masse de gadgets destinés à pallier au vide de nos existences. Dans ce monde là, nous sommes dépossédés de notre propre vie et le Progrès est un joujou, un miroir aux allouettes où nous venons échouer. Nous vivons au milieu de produits de toutes sortes destinés à nous distraire de cette dépossession. Et pour redonner une nouvelle vigueur à ce Progrès et cette dépossession, pourquoi pas un Etat écologiste !

La vie continuerait à être une course de chacun contre tous. Il s'en dégagerait certes une certaine froideur, mais en compensation, nous pourrions reposer nos yeux fatigués par le travail sur écrans d'ordinateurs en contemplant quelque parc naturel. Mais pourquoi ce travail ? Parce que l'Etat écologiste serait, comme l'Etat béton-tôle-atome d'aujourd'hui, une machine qui tue la vie. L'Etat écologiste resterait un Etat-nation, une sorte de national-écotope .

Le lecteur estimera peut-être que nous allons trop loin en accouplant ainsi les mots écologie et Etat. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Certains verts frétilent déjà à l'idée de cette perspective, et s'y préparent en signifiant aux actuels hommes d'Etat la façon dont eux généreraient le carcan national. C'est ainsi que Michel Delore, porte-parole européen des verts, propose à propos du conflit Iran-Irak des mesures qui devraient permettre à la France de s'extirper "du rêve napoléonien des sphères d'influence ... contraire à ses véritables intérêts" afin "de contribuer positivement au règlement durable des problèmes de fond en Méditerranée, s'évitant ainsi bien des désagréments." ! (cité dans Vert-Contact N°40, 18 juillet-14 août 1987).

DE LA POLITIQUE A LA SAUCE VERTE

Finalement, la frange politicienne de l'écologie communique avec tous ceux qui visent à la gestion de l'Etat dans une même adoration de l'économie et de la politique.

Les "verts" sont pour une économie écologiste, tenant compte des "lois économiques", veulent "libérer le pays de l'angoisse du chômage" ... Mais qu'est-ce que l'économie ? Il paraît s'agir d'une notion neutre. L'économie est devenue indivisible et incriticable parce qu'elle est partout. Elle a pénétré notre quotidien jusque dans ses derniers replis. Elle est le monstre qui nous tient dans ses griffes. Tuer l'économie serait un parricide, s'attaquer au dernier dieu respecté par tous.

Economie veut dire isolement, parcellisation de la vie dans différents secteurs (habitat, travail, éducation, consommation) et administration de ces bouts de vie par des appareils spécialisés (entreprise, administrations, industrie des loisirs). Lois économiques veut dire expression de relations humaines reposant sur l'inégalité, la concurrence et la domination de certains ; inégalité, concurrence, domination, qui justifient elles-mêmes ces lois en les présentant comme des réalités inévitables ou ayant existé de toute éternité. Dans l'économie, les autres apparaissent comme des êtres quelconques, ou qui ne sont le plus souvent intéressants qu'à cause de leur productivité, de leur pouvoir ou de leur argent. L'économie nous réduit à des détenteurs de force de travail ou de capital, ou à des représentants de groupes de pression. Si nous ne supportons pas cela, nous sommes considérés comme des faibles ou des inadaptés. La communication entre les gens étant rendue difficile, tout échange doit être dirigé par l'argent, l'information et les médias... quand il ne se résume pas à un affrontement entre gangs.

des pulsions émotives, une programmation rationnelle et précise de notre reproduction.

Cela ne fait aucun doute, pour engager une remise en cause de la logique anti-écologiste de ce monde, il ne faut pas rentrer dans le jeu politique accepté par les verts et verdâtres ! Eux qui prétendent vouloir reconquérir la vie, les voici qui se félicitent de voir adopter des lois et acceptent en bloc la logique parlementaire. Ceci est une façon de se rassurer, et de se donner bonne conscience... sans rien changer du tout. Un parlement peut fort bien accepter de recycler le verre et l'aluminium et dans les usines les ouvriers continuent à perdre leur vie huit heures par jour. Les gros ordinateurs de l'Etat peuvent fort bien servir à planifier une utilisation plus rationnelle des matières premières, les lavant ainsi de tout soupçon. A quand la réhabilitation de la cavalerie dans l'armée, peu polluante et si proche de la nature ! Traduits en termes politiques, nos rêves deviennent des projets de lois, nos espoirs des mesures économiques. L'engagement politique de différents écologistes et environnementalistes est le reflet de leur critique superficielle des relations sur lesquelles repose la civilisation industrielle. Si l'écologisme critique les excès de cette civilisation, la commercialisation "abusive" de la nature, il ne remet en question ni la validité des rapports marchands, ni les Etats instruments de ces rapports. Tant que les écologistes s'adresseront aux Etats et aux institutions internationales pour proposer des "solutions" à la situation actuelle, leur "anti-centralisme" ne pourra que favoriser l'Etat despotique. Tant qu'ils continueront à proposer pour la France (!) une défense civile (défense de quoi contre qui?), ils freineront la remise en cause du militarisme et du nationalisme.

—

La politique verte est finalement le garant d'un moratoire sur le changement social. Nous ne voulons pas d'armée verte ni d'Etat vert, ni d'argent vert. C'est en rupture avec cette politique à la sauce verte qu'une perspective écologique peut contribuer à changer ce monde, en permettant l'interrelation de toutes formes de vie.

Heme, février 1988

Lectures ayant pu influencer la rédaction de cet article :

* Différents articles parus dans la revue MA! (Case postale 338, 1211 Genève 4, Suisse)

* Enrico Berlinguer (Pier Franco Ghisleni), Lettres aux hérétiques, 1987, Editions du Rhododendron, 1 rue Renaudon, 38000 Grenoble : Lettre VIII Où l'on souhaite la dégradation de l'environnement mais à condition qu'elle s'opère sous une forme planifiée.

* George Bradford, How deep is deep ecology ?, 1987, Fifth Estate Vol.22 N°3 (P.O.Box 02548, Detroit MI 48202, USA)

NOUVELLE CONCEPTION

"L'explosion démographique qui transforme l'homme en habitant d'une termitière et prépare toutes les guerres futures, la destruction de la planète causée par la pollution de l'air et de l'eau, la mort des espèces animales qui rompt l'équilibre vital entre le monde et nous, et les nouvelles et profondes orientations de la science, rien de tout cela n'intéresse en France la littérature, et ceux qui heureusement s'en occupent ne sont pas des littérateurs."

M. Yourcenar, entretiens avec M.Galley, 1980

Le problème de l'écologie est indissociable des problèmes liés à l'orientation scientifique et au développement technologique dans le domaine de la santé. Ceci nous entraîne à réfléchir sur une technologie récemment appliquée à l'homme et qui porte le nom aérien de FIVETE : fécondation In Vitro et Transplantation de l'Embryon(1). Autrement dit la fabrication des "bébé-éprouvette". Ce dernier terme a été largement répercuté par la presse et les médias car cette technique de "naissance médicalement assistée" est devenue depuis quelques mois l'objet de la Science-Spectacle. En effet, on touche là à un vieux fantasme qui fut longtemps sujet de pure fiction littéraire, la procréation en tube, le mariage biologique de cellules compétentes, hors humanité ; l'idée du meilleur des mondes. Cette technique représente la potentialité de substituer à la procréation naturelle, fruit des hasards et

Il a été beaucoup discuté de ce "Progrès" et les médias se sont empressés d'organiser des débats où l'on a évoqué à la fois les bienfaits, les servitudes et les effets pervers de ce nouveau "bond en avant" de notre Savoir. On nous a fait remarquer qu'une idéologie sécuritaire exigerait des limitations aux déviations possibles, qu'il fallait établir une "nouvelle morale", prendre des mesures éthiques et enfin que des lois devraient en fixer les seuils. Autant qu'informer le but est de rassurer l'opinion, de l'endormir par un discours scientifique et minimiser les mises en garde de certains scientifiques concernés (cf. L'œuf Transparent de J. Testart) qui ont osé tirer le signal d'alarme et consenti à lever un coin de voile, laissant entrevoir les déviations possibles de cette technique de pointe. Il y a toujours la tentation qui équivaut à abuser de la connaissance et à jouer le rôle de l'apprenti sorcier ; le projet des hommes ne réside pas dans un savoir fondamental pur et neutre destiné à être mis en vitrine, et la logique de toute découverte est son application. Il y a un artifice à croire que seules ces applications sont bonnes ou mauvaises, tout participe d'un tout, et certaines recherches apparaissent d'emblée nuisibles. C'est avant la découverte, avant même la recherche, qu'il faut opérer les choix éthiques.

Les applications parallèles ou détournements de la technique - manipulations génétiques, clonage, eugénisme - ont retenu l'attention par leur aspect spectaculaire et par leur rapport à l'histoire. Il suffit de lire "Les apprentis sorciers" de J.Rifkin et T. Howard pour s'en faire une idée assez précise. Mais on peut également réfléchir sur ce qui est considéré au contraire comme le côté positif de la Fivète, sa couverture médicale, son rôle de remède. S'est-il trouvé quelqu'un pour remarquer que la naissance de la Fivète coïncide avec une période de disparition de certaines espèces naturelles qui vivaient près de nous depuis des millénaires et qui vont quitter notre univers. C'est le revers du Progrès !

Le développement technologique dérivé de l'expérience vétérinaire (elle-même malsaine) permet aux couples considérés comme stériles de "faire" un enfant. Il s'est trouvé pour étayer les hypothèses des chercheurs des candidats prêts à tester cet ultime gadget et à participer ainsi à l'aventure de la Science et du Progrès ! Cette technique comporte, non seulement les risques inévitables à la manipulation de l'œuf, mais en plus supporte une idéologie qui place la procréation à l'état de norme dans un monde où règne déjà la contrainte d'un conformisme au prototype idéal de la société.

La stérilité ne pourra plus être vécue comme naturelle (elle existe chez toutes les espèces, des plantes aux hommes !) car notre scientisme triomphant est en train de la mettre à l'index. Bien plus encore que la frustration de n'avoir pas d'enfant va se développer pour les couples "stériles" (au bout de combien de mois ?) la frustration de ne pas pouvoir bénéficier de cette technique, si performante que bientôt seuls quelques écologistes convaincus se reproduiront encore dans leur lit ou sur l'herbe.

Cette potentialité scientifiquement accessible atteindra à la violence psychologique pour tous ceux qui n'en seront pas bénéficiaires... les "laissés pour compte" du Progrès. On discerne mal le mieux vivre apporté par cette méthode qui confine à l'exigence de transmettre ses propres gènes aux prix d'acrobaties sans fins.

Notre condition nouvelle "d'êtres" soumis à une médicalisation jusque dans des actes aussi intimes que notre reproduction conduit même à envisager des possibilités contre-nature telle que la grossesse masculine ! L'homme civilisé dévore l'humain à belles dents. La revendication de l'homme n'est plus de satisfaire des besoins élémentaires mais d'exaucer des désirs fantasmatiques. A peine éclos la FIVETE est destinée à n'être qu'une marchandise que l'on achète, échange et qui se niche parfaitement dans le schéma normal de notre société. C'est l'accession à la "propriété de l'enfant" clef en main dans un siècle où AVOIR a pris le pas sur ETRE. On aura SON ENFANT sur mesure comme on a SA VOITURE ou SON CHIEN !

Ainsi on pense EMBRYON, revendication de la transmission du "patrimoine génétique", mais on oublie trop souvent que l'enfant est le reflet de ceux qui l'élevèrent et il ne manque pas d'enfants à élever. Le développement de la "naissance médicalement assistée" est une injure aux détresses fondamentales. A un moment où la terre surpeuplée est en passe de mourir des

nuisances de nos sociétés développées, faut-il admettre comme un bien-fait cette nouvelle trouvaille ? Des enfants meurent partout de la famine en attendant nos surplus d'aliments frelatés ; ils sont le fléau d'une balance où le monde dit civilisé tente d'équilibrer le Profit avec le Progrès.

Air, février 1988

Références :

J.TESTART, L'oeuf transparent, 1986, Champs Flammarion

J.RIFKIN, T.HOWARD, Les apprentis sorciers, 1979, Editions Ramsay

(I) In Vitro signifie "en tube". La fécondation in vitro se réalise en plusieurs étapes. La première étape consiste à récupérer l'ovule féminin soit au cours d'une ovulation naturelle, soit le plus souvent par prélèvement chirurgical d'un ou plusieurs ovocytes. Ces cellules peuvent être utilisées immédiatement ou congelées. La seconde étape consiste à récupérer dans un tube les spermatozoïdes ou cellules mâles. Les spermatozoïdes sont eux aussi soit utilisés de suite, soit congelés. La troisième étape consiste à mettre en présence stérilement dans un récipient adapté un certain nombre de spermatozoïdes et un ovule. Dès qu'un spermatozoïde a pénétré dans l'ovule, il y a fécondation. Cette fusion en tube va produire un "oeuf" qui va se diviser. Au bout de quelques jours, une ébauche embryonnaire existe dans le tube et c'est cet embryon qui va être implanté par introduction d'une sonde dans l'utérus. Il s'y développera normalement en neuf mois si l'état hormonal de la femme porteuse le permet. La simplicité apparente de cette technique est trompeuse, car le nombre de manipulations et d'impondérables la rend hasardeuse et coûteuse.

DÉCEMBRE 1988

RESIGNES ?

Les mouvements actuels dont les médias se font ou non l'écho, ont pour point commun le "ras-le-bol" qu'éprouvent les salariés à se vendre à bas prix à l'État-patron ou aux patrons du secteur privé. Mais est-ce seulement à cause du prix payé, c'est-à-dire du salaire, qu'on en a marre? Suffira-t-il de quelques francs de plus pour être moins dépossédé de sa vie? Se vendre un peu plus cher revient encore à se vendre. Cela ne change rien aux rapports humains; rien à l'oppression des horaires; rien au matraquage médiatique... La machine capitaliste nous achète, nous utilise, nous broie et endommage à tout jamais nos vies et notre environnement. Nous sommes avant tout une marchandise comme l'est tout ce qui nous entoure. Et le travail salarié, c'est le plus sûr moyen de nous maintenir serviles et asservis.

C'est pour cela que les employeurs et l'État ont besoin des syndicats comme médiateurs. La "lutte" que les syndicats autorisent est destinée à nous ramener à la raison et à obtenir un prix de vente un peu supérieur. Les "journées d'action" qu'ils organisent à grand renfort de mots d'ordre sont là comme soupapes de sécurité avec pour but de canaliser notre "énergie".

Pourquoi les syndicats et l'État ont si peur des mouvements se déroulant hors de leur contrôle? C'est parce qu'ils ont peur qu'on se mette à penser et à agir en êtres humains ! Nous cesserions alors d'être "raisonnables et responsables" - comme ils disent - n'ayant rien à faire de leur raison, de leur contraintes économiques, et de leur intérêt national,...

Que resterait-il du pouvoir qu'exercent sur nous les spécialistes de la négociation si nous refusions la soi-disant fatalité de ce monde inhumain (militarisé, pollué, dominé par l'argent et le pouvoir) pour imaginer et vivre d'autres rapports entre les êtres.

INTERROGATIONS SUR L'ÉCOLOGIE ... SUITE

Ce qui séduit dans l'Écologie, l'immense avantage à vrai dire, c'est qu'elle devrait nous démasquer la Civilisation, enfin ! Face à ce monstre qui nous dévore à belles dents un peu plus chaque jour, l'aspiration à la survie apparaît élémentaire ... et donc indispensable. Voilà des siècles qu'on nous berne, avec le progrès, les lendemains qui chantent et la démocratie qui lave plus blanc ... Inutile de s'interroger pour savoir s'il est légitime de rejeter tout ce fatras !... Ce qu'il vaudrait mieux se demander, c'est si derrière ce rejet ce qui nous aliène ne reste pas tout entier, soigneusement planqué, derrière la résignation "réaliste".

Ca va finir la destruction de notre environnement ! On va créer des réserves naturelles ! Ca peut pas durer toujours ! Les spécialistes vont trouver des solutions... d'ailleurs les partis verts oeuvrent dans ce sens ! On peut enfin pousser un grand Ouf !

Tout est déjà en place pour contourner les problèmes réels, fuir toute question globale, en particulier : en quoi la lutte contre les forces qui ont détruit et domestiqué de multiples espèces animales et un nombre croissant d'êtres humains - et sont même en train de remettre en question les bases de toute vie humaine - peut être conduite avec un esprit différent de celui qui anime ces forces.

Les conciliateurs du monde naturel et de la société démocratique, pour prendre un exemple, je n'irai pas gober une seule des paroles véhiculée par leur haleine putride !... Qu'elle crève leur société qui ne voit dans l'espèce humaine (et son "environnement") que la simple juxtaposition d'individualités ou de groupes atomisés, leurs relations se réduisant à un formalisme légal, économique et juridique. Comme si quoi que ce soit dans la nature (y compris, autant que nous puissions le savoir, les sociétés traditionnelles primitives) avait jamais reposé sur de tels droits légaux et abstraits plutôt que sur l'harmonie et la complémentarité, complémentarité incluant une prédation des autres espèces pour satisfaire ses besoins ! Pas une larme pour leur monde où les hommes en perpétuelle compétition pourraient ... en supplément d'âme, gagner le droit de contempler la nature d'un air extasié ! Basta ! Et pour ceux qui sont trop timides pour aller jusqu'au bout de leur logique, je leur offre la définition d'une réserve écologique à leur goût. Ceci leur permettra d'avoir quelque chose à dire quand ils seront dans le(ur) monde!...

"On ne peut retirer une quelconque satisfaction de la contemplation de la nature qu'à la seule condition que celle-ci ait été préalablement valorisée, transformée en parc national, en réserve écologique, en vitrine de la biologie, en musée du devenir. A bien y regarder, une nature livrée à elle-même ne serait pas particulièrement intéressante ni ne saurait, de toute façon, déterminer un processus de valorisation de l'individu ; elle doit au contraire être d'abord revalorisée et donnée ensuite en jouissance : c'est seulement dans ces conditions qu'elle devient nécessairement gratifiante. C'est là une gigantesque entreprise de reconversion de la nature, à l'instar de la reconversion de n'importe quel complexe industriel. Quels seront les coûts sociaux d'une telle opération ? Bien faibles au fond et seulement entraînés par la prévention et la propagande écologique ; il faut seulement créer un cordon sanitaire, mieux un écran, entre l'homme et la nature, empêchant qu'elle ne soit violente."

Enrico Berlinguer (Pier Franco Ghisleni) - LETTRE AUX HÉRÉTIQUES - Éditions du Rhododendron.

Se faire voir aux côtés de la première crapule venue plus ou moins porte-parole du pouvoir, par les temps qui courent ça s'appelle "ne pas sombrer dans l'utopie". Pourvu qu'on ne remette nullement en cause le principe de la poursuite de la croissance (industrielle, médiatique, démographique,...) on peut se permettre au passage un constat de la dégradation généralisée de l'environnement! Tout cela reste fort courtis.

Quelle différence, je n'en vois pas, entre les exécutants d'une croissance qui se révèle fatale pour la santé de notre espèce et ceux qui n'ont à offrir (généralement à vendre !) que des conseils d'experts ou de la thérapie ? Même esprit de boutiquier, même avidité devant la possibilité de développer de nouveaux secteurs marchands, y compris par la proposition de solutions thérapeutiques à des conditions qui contraignent l'homme à vivre de manière non naturelle. La résignation aidant, on se conforte en présentant la nature elle-même comme thérapeute universel ! Ainsi, c'est non seulement un nouveau marché qui s'ouvre, mais aussi la possibilité

de convaincre les gens que les facteurs nuisibles leur sont extérieurs. La maladie dont ils souffrent ne serait pas produite par l'activité humaine - y compris la leur - mais par des mineures erreurs de gestion, ou pour les "environnementalistes radicaux" par certains appareils productifs dégénérés ... excroissances qu'il suffirait de retrancher pour permettre à l'organisme sain de survivre !

Tout ceci grâce à la croyance que le mal réside non dans la globalité de ce monde (incluant les projets visant à sa régénération), mais dans la seule pollution de la nature, les mauvais choix politiques,... Pour boucler la boucle, après que la domination démocratique de la Civilisation ait conduit l'homme à se couper de tout ce qui l'entoure, et de ses semblables, il ne lui reste plus en l'absence d'un refus global de celle-ci qu'à s'y identifier. Que restera-t-il demain de ce que nous continuons à nommer la nature : sa représentation sous forme de marchandises, d'industrie des loisirs ...!

Heme, novembre 1988

LA SANTÉ NE S'ACHÈTE PAS... ELLE SE GAGNE !

On a souvent entendu Samedi 22 Octobre, au cours de la manifestation organisée par la coordination, les infirmières clamer " Usagers avec nous". Les tracts diffusés par celles-ci affichent "Usagers, la santé c'est votre affaire".

Si la santé est notre affaire, ce dont nous sommes persuadés, cette partie du slogan est contradictoire avec la notion "d'usager", au sens d'utilisateur du service hospitalier, qui tend à nous donner le statut de "malade", car qui se sent usager des hôpitaux? Ne serions-nous au regard des personnels de santé que des malades en puissance? Nous ne voulons pas être usagers des hôpitaux, ni patients surmédicalisés, ni que notre santé soit affaire exclusive de "spécialistes", bien que pour l'instant nous n'ayons guère le choix.

On lit sur l'un de nos tracts d'une coordination médicotéchnique (labo, radio, kiné):

"Usagers: Danger-paramédicaux en grève pour nos salaires-pas de traitement sans nous-votre santé dépend aussi de nous".

Serions-nous les otages de ces spécialistes qui considèrent que sans eux nous sommes foutus? La santé devient une monnaie d'échange entre eux et les pouvoirs publics. La santé se vend comme n'importe quoi d'autre en ce bas-monde.. Comme ils l'écrivent :

" le boom de la biologie c'est nous- l'explosion de l'imagerie c'est nous."

En tous cas ce n'est pas nous.

Ce qui est sous-jacent, indépendamment de la défense de leur salaire, dans la lutte actuelle des personnels de santé, c'est la demande d'être reconnu en tant que " spécialistes", le souhait de pouvoir efficacement effectuer, sans remise en cause, les tâches qu'imposent la médecine hospitalière moderne, de répondre à la demande croissante d'examen médicaux de plus en plus sophistiqués, d'assistance à un nombre croissant de personnes diminuées par la maladie.

Pourquoi tant de personnes âgées hospitalisées, tant d'enfants et d'adolescents sous contrôle médical ? Peut-être justement parce que la santé est "l'affaire" de quelques-uns et que la société moderne rend malade.

Les nuisances résultant du développement industriel s'opposent à la bonne santé, la médecine elle-même génère des handicaps à guérir et la maladie apparaît sous des formes nouvelles. Les produits toxiques, la radioactivité sont cause de nombreuses perturbations; le travail induit des accidents graves, du surmenage, des maladies incurables; les loisirs entraînent des accidents de la route , de skis...; le quotidien désespérant auquel nous sommes soumis génère des troubles du comportement -dépression, surexcitation, drogue, vieillissement précoce;- sans parler de l'abus de médicaments de confort ou de la nourriture trafiquée.

Faut-il augmenter le nombre de lits d'hospitalisation, le nombre d'infirmières, aller plus loin dans l'exploration analytique? Ne vaut-il pas mieux réfléchir et supprimer les causes au lieu de chercher toujours plus loin les remèdes car ce plus loin signifie

aussi :médecine nucléaire = radioactivité ;médicaments = développement de l'industrie chimique et le serpent se mord la queue.

L'élimination des effets dévastateurs sur notre environnement, de l'industrie et de la société de production-consommation , l'élimination du stress dû au travail salarié et de la solitude causée par l'atomisation des individus entraîneraient du même coup une diminution notable de nos besoins de santé et de nos recours à des "spécialistes".

Dans les professions de santé comme dans bien d'autres domaines la machine s'emballe pour la lutte au progrès. Il résulte de la surmédicalisation actuelle que des situations physiologiques telles que la maternité ou l'adolescence sont vécues comme des maladies. L'homme moderne s'avance dans la vie handicapé, souffrant, soumis au médecin, à l'infirmier, au pharmacien. On n'accepte plus le moindre petit bobo sans recourir aux grands remèdes et la moindre poussée de température s'accompagne d'une prescription d'antibiotiques. Nous sommes médicalement dépendants du nouveau-né au vieillard. Débarrassé de ses défenses naturelles le corps humain perd ses fonctions. La bouche n'est plus gueule rabelaisienne, elle ne mange plus elle nourrit le travailleur de produits conditionnés. Le sexe n'est plus source de plaisir, c'est le médiateur du SIDA ou le donneur de sperme pour fécondation artificielle. La main n'est plus le prolongement de l'esprit, elle est réduite à l'état de machine et peut-être remplacée par un robot. Le cœur ne bat plus au rythme de la vie, des pulsions, il est mis sur pile, sur moniteur et peut être changé comme un vieux moteur hors d'usage. Le cerveau n'est plus mémoire, sa fonction mémorisatrice est "allégée" par l'emploi de l'ordinateur. Et l'homme dans tout cela où est-il?

Les "personnes du troisième âge" comme on dit pudiquement, ne meurent plus de vieillesse mais d'une maladie étiquetée qui sera vaincue un jour; ce sera une grande victoire de la Science de faire reculer la mort et de remplir les hôpitaux gériatriques de vieux que notre société d'individus n'intègre pas. La survie est prolongée mais à quel prix. Selon le Commissariat Général au Plan, si la consommation médicale continue à croître au rythme actuel, en 2050 les français passeront la moitié de la semaine chez le médecin. L'autre moitié... ils travailleront!

Pour toutes les raisons que nous venons d'énumérer, nous pensons que le mouvement des infirmières et des personnels de santé, malgré l'apparition des coordinations en relais des syndicats, demeure un mouvement revendicatif avec les limites que cela suppose: revendications pour le salaire, pour obtenir un statut, pour "l'amélioration"(sic) des conditions de travail. Ce mouvement est destiné à périr du fait même de ce qu'il réclame. Le statut paraîtra car il ne manque pas de technocrates pour le rédiger et de syndicalistes ou de coordinations pour le ratifier. En ce qui concerne les salaires, le gouvernement ne donnera que ce qu'il jugera "raisonnable" d'accorder. Quant aux conditions de travail, dès la grève terminée, (il ne faut pas rêver! hélas) elles redeviendront ce qu'elles ont toujours été, il ne peut pas en être autrement. La hiérarchie reprendra ses "droits", le dialogue avec le médecin (si tant est qu'il ait existé et qu'il fût valorisant!) se restreindra au contact des réalités. Chacun continuera donc à perdre sa vie à la gagner en soignant des malades rendus tels par ce monde inhumain que nous contribuons à prolonger et où nous tentons de survivre.

AIR.

DÉCEMBRE 1989

PETITE ANALYSE DE LA DIFFÉRENCE... OU LE FÉMINISME ET POUR-QUOI S'EN DÉBARRASSER

"J'objecte à être enrôlée dans l'armée des femmes en lutte du seul fait d'un hasard biologique." Annie Lebrun, Lâchez-tout.

J'écris à la première personne, et ce n'est ni au nom des femmes ni d'un "isme" quelconque que j'ai entrepris cette réflexion. Si l'éducation que j'ai reçue, et qui a reposé sur ce qui était dans les années 50-60 les bases de l'éducation des filles n'a pas réussi à me fondre dans un moule féminin conventionnel, elle a malgré tout influencé ma personnalité. Je n'écris pas ce texte en tant que femme. La nature m'a fait naître de sexe féminin et je n'en tire ni gloire ni dépit. Parmi mes remises en cause du monde et mes rejets ne

figure pas cette féminité naturelle, biologique, mais c'est le féminisme ainsi que l'image truquée de la femme qu'il renvoie, que je remets en question. Quels rôles jouent l'inné et l'acquis dans la condition et le comportement féminins ? On a beaucoup entendu dire "on ne naît pas femme, on le devient". Comment le devient-on ? Y a-t-il beaucoup d'individus de ce sexe qui se soient souciées de ne pas le devenir ? D'ailleurs est-ce une tare d'être une femme ou la tare ne vient-elle pas justement de ce devenir qui sous entend une participation non négligeable de l'environnement sur la "fabrication" de la féminité, en particulier le rôle joué par la femme elle-même dans la reproduction des schémas dominants au travers de l'éducation donnée aux enfants.

Parmi les réflexions sur la condition féminine il manque une question fondamentale qui peut se formuler ainsi "la misère de la condition féminine réside-t-elle dans le fait d'être femme ou bien n'est-elle qu'une des situations de la misère humaine engendrée par la société dans laquelle hommes et femmes se débattent au quotidien ?"

C'est sans amalgame qu'il faut envisager la condition féminine ou plutôt les conditions féminines. Celles-ci sont différentes selon les époques considérées, selon le type de société (primitive ou civilisée) patriarcale ou non, selon la religion, les contraintes climatiques, géographiques, économiques et surtout selon le degré d'intégration des valeurs de ces sociétés par les femmes elles-mêmes. La femme fut considérée différemment dans l'Occident médiéval et à la même époque en Orient. Ces différences existent encore aujourd'hui (cf. encadré page suivante) et il est difficile de comparer objectivement la condition de la femme d'une tribu africaine à celle de la femme dans les pays islamiques ou dans nos sociétés "libérales avancées" où un certain type de femmes se fraye un chemin, "la femme aux dents longues" rivalisant avec l'homme sur le terrain inhumain du capitalisme épanoui.

INFLUENCE DE L'HISTOIRE

Beaucoup de clichés et beaucoup d'idées reçues se sont répercutées sur l'image de la femme. Que retenir de tout ce qui a été écrit, dit et/ou inventé sur la condition de la femme, sa symbolique, son émancipation ou son aliénation ?

En ce qui concerne celle-ci le phénomène est complexe et ne peut pas se résumer à écrire que de tous temps la femme fut opprimée par l'homme en passant sous silence l'oppression globale. Dans les sociétés judéo-chrétiennes (et les sociétés islamiques qui en découlent) on retrouve intimement liés le dogmatisme religieux et ses conséquences pratiques dans le développement des sociétés patriarcales ayant eu pour corollaire de mettre les femmes dans une position de dominées. Comme l'Histoire écrite est presque exclusivement celle de ces sociétés considérées comme le fondement de nos civilisations, nos racines en quelque sorte, il est presque impossible d'apprécier la place faite aux femmes dans d'autres cultures. Certaines périodes, d'autres mœurs ou ethnies sont laissés dans l'ombre. Pourtant la femme n'a pas seulement existé dans des sociétés oppressives et quelques documents laissent penser que dans les sociétés celtiques la femme a tenu un rôle qui contraste avec celui où elle fut confinée dans les sociétés de type Gréco-Romain. N'ayant pas vocation d'historienne ou qualité de romancière je ne développerai pas une grande fresque sur "l'Image de la Femme à travers les Siècles", je citerai seulement quelques exemples se limitant à la France médiévale.

Jusqu'au XIV^e siècle la femme semble jouir de droits qui sont les mêmes que ceux accordés aux hommes. Ce sont des droits de regard sur ses biens, sur l'éducation des enfants, sur le choix d'un compagnon, tous droits en rapport avec la vie quotidienne....

Au début du XIV^e siècle les représentants de la bourgeoisie des villes, notamment des villes commerçantes du midi, redécouvrent le Droit Romain. Celui-ci est en complète contradiction avec le Droit Coutumier qui régissait alors les rapports entre les gens, hommes ou femmes. Le Droit Romain a été repris avec enthousiasme par tous ceux qui y voyaient un instrument de centralisation et d'autorité. Or ce droit qui se ressent de ses origines impérialistes et colonialistes, n'est favorable ni à la femme ni à l'enfant. C'est le droit du Père (Pater Familias), propriétaire, chef de famille au pouvoir sans limites sur sa famille. C'est donc sous l'influence de cette renaissance du Droit Romain et de la puissance grandissante du pouvoir de l'Etat que va se

restreindre la liberté de la femme. Cette restriction est illustrée notamment par les lois qui vont dès lors régir le mariage. On voit apparaître dans la seconde moitié du XVI^e siècle la nécessité du consentement des parents au mariage de leur progéniture, de même que la sanction de l'Eglise devient indispensable. Environ 50 ans plus tard la femme se verra contrainte à prendre obligatoirement le nom de son époux. L'influence du Droit Romain est si forte que l'on voit l'âge de la majorité (12 ans pour les filles, 14 ans pour les garçons) ramené à 25 ans, âge de la majorité fixé dans la Rome antique. Tout ceci s'accompagne pour la femme d'une perte de certains droits civiques et du droit de gestion de son "patrimoine". Sans faire l'apologie de ces droits que je rejette par ailleurs, on peut noter que l'influence du Droit Romain a confiné la femme dans ce qui a été de tous temps il faut bien le constater son domaine privilégié : le soin de la maison et l'éducation des enfants. Celle-ci lui sera enlevée d'ailleurs quelques siècles plus tard par le code Napoléon, achevant par là de mettre la femme du XIX^e siècle en complète dépendance, sans aucun droit ni rôle légal. Il est à noter que l'éducation des enfants était aux temps féodaux conjointement assumée par la communauté familiale. La famille d'alors était conçue dans un sens large et l'éducation était réalisée au sein d'une communauté au lieu d'être le simple reflet d'une cellule père-mère, mais ceci est une autre histoire.

Les exemples ne manquent pas qui attestent de la dégradation de la place tenue par la femme entre les coutumes féodales et le triomphe d'une législation à la Romaine dont nos lois sont toujours imprégnées.

La réaction qui a vu le jour avec le féminisme est fort décevante car la femme éperdue de satisfaction d'avoir approché puis pénétré le monde réservé aux hommes demeure inapte à apporter à ce monde un bouleversement quelconque car non seulement elle a intégré les valeurs dominantes et comme l'homme contribue à les reproduire mais peu à peu elle perd son identité pour se fondre dans un moule asexué conforme à une nouvelle normalisation.

LE FEMINISME CARCAN IDEOLOGIQUE

Les luttes féministes de libération sont aux femmes ce que les luttes de libération nationale sont aux régions. C'est lutter pour prendre une part de pouvoir et se l'approprier. Seul le nom ou le genre du maître change. Les féministes de ces dernières décennies ont extrapolé à partir de leurs propres frustrations de pouvoir des frustrations universelles et pratiquement intemporelles, amalgamant sans vergogne maternité, lactation, salaires trop bas, femmes-objets, objets de femmes, hommes à abattre, tiers monde et excision, j'en passe... Ces néoféministes se sont mises à réclamer un pouvoir illusoire dont on les aurait jusqu'alors privé au nom d'une différence entre les sexes qu'elles-mêmes exacerbent, forgeant au feu de l'oppression de l'homme sur la femme un outil idéologique qu'elles utilisent à leur profit. Alourdies de la contradiction provenant d'une revendication d'une spécificité féminine en même temps que de sa négation et de sa condamnation, les théories féministes se sont bâties tout à la fois sur le rejet de l'homme, sur le malheur ou, selon les besoins, la grandeur de la Femme. Désireuses d'effacer la différence entre les sexes elles ont au contraire établi un monde scindé en deux blocs rivaux, la femme et l'homme, oubliées de la nature bisexuée de l'humanité. Empêtrées dans une version femelle de l'insoluble problème "Être ou ne pas être" certaines théoriciennes, romancières en mal de prose, avocates en mal de presse ont pondu des pétitions, des manifestes et publié d'indigestes pavés coupant net tout élan à une possible révolte. Ramenant la lutte à un discours teinté de freudisme, de marxisme, d'existentialisme elles lui ont fait perdre la vigueur qu'elle avait acquise à la fin du XIX^e siècle quand la révolte des femmes puisait sa sève aux sein même des luttes sociales, où elles luttèrent aussi pour abolir la différence théorique qui investissait les hommes d'un pouvoir réel sur les femmes à cette époque ; le pouvoir bourgeois enfermant les plus fortunées dans un statut d'objet décoratif et reproducteur et les autres dans une vie d'esclave assumant les travaux domestiques et participant peu ou prou au travail pour l'obtention d'un salaire d'appoint réalisant ainsi deux journées en une.

Je ne suis guère en accord avec le féminisme narcissique de lesbienne de Flora Tristan qui entendait militer pour la classe ouvrière et la réhabilitation de la femme, mais je suis en opposition totale avec le féminisme militant et haineux du MLF et de ce qui en reste. Quel être humain peut se retrouver dans l'image de la femme que propose prétentieusement une Simone de Beauvoir ou plus récemment une Marguerite Duras, dans le féminisme com-

plaisant et niais d'une Xavière Gauthier ou dans les péroraisons d'Elisabeth Badinter ou de Gisèle Halimi? Que font-elles pour la "cause des femmes" sinon l'exploiter, en faire des livres, de l'argent et du pouvoir. Si les néoféministes ont creusé une brèche dans le machisme c'est pour mieux se frayer un chemin vers le capitalisme triomphant de cette fin de siècle. L'obtention de la contraception, la légalisation de l'avortement étaient les moyens nécessaires pour permettre l'entrée sans entrave de la femme dans le monde du travail à plein temps. L'idée féministe aurait pu être dangereuse si elle avait dépassée le stade des revendications de classe. Mais la société capitaliste a ceci de commun avec les protozoaires, elle phagocyte ce qui la menace. Ainsi le capitalisme a absorbé la révolte de quelques réfractaires à la codification sociale et a secrété une pseudo remise en cause des schémas établis, où les femmes ont pu canaliser leur mauvaise humeur et où elles ont trouvé une place de choix dans la reproduction des valeurs sociales dominantes s'appuyant sur une idéologie libératrice sécurisante. Le féminisme est cette nouvelle valeur intégrée au système et comme les nouvelles lessives il lave plus blanc, il est à la mode. A l'aide de la publicité se construit un nouveau mythe, celui de la femme avec un grand F, issue toute fraîche du féminisme montant, combattante, battante et con, dynamique sans puer grâce aux déodorants, ayant (à défaut du lait) renversé la vapeur et fonçant au volant de son auto vers quelques réunions d'affaires tandis que son homme avec un petit "h" teste l'étanchéité des couches culotte du dernier-né. Après la femme "obscur objet du désir", la publicité pousse en avant les femmes pressées si accomplies qu'elles en oublient d'être humaines. Les féministes ont pendant un temps désapprouvé l'utilisation par la publicité du corps de la femme (sans remettre pour autant en cause la publicité elle-même) et mené des campagnes contre la femme objet, mais l'utilisation actuelle de la femme moderne ne fait plus bondir personne ... signe des temps ? Peut-être est-elle considérée comme un facteur montrant l'évolution intellectuelle de l'espèce. De la femme enfant du premier Tampax aux mamies de choc championne du café "à l'ancienne" (?), la publicité depuis l'avènement de l'industrialisme, use de tous les artifices d'une psychologie de bazar pour que s'écoule la production de masse (cf. Stuart Ewen, Consciences sous influence, Editions Aubier-Montaigne).

LA FEMME DE L'HOMO MODERNICUS

Les mutations de la société industrielle tout en conservant certains aspects de l'institution familiale légués par la tradition ont considérablement modifié l'environnement et le rôle de la famille. L'entrée de la femme dans la vie professionnelle et les bouleversements provoqués par une telle rupture avec la tradition constituent les éléments qui définissent la condition de la femme dans la société moderne.

Dans les luttes sociales du XIX^e et du début du XX^e siècle les femmes ont réclamé leur part de misère salariée. A travail égal salaire égal. L'évolution de la société leur a permis d'accéder à des postes jusqu'alors réservés aux hommes. Les néoféministes ont particulièrement monté en épingle l'accession de la Femme aux postes de responsabilités ou aux emplois particulièrement marqués par leur aspect "mec". C'est davantage la PDGère ou la chauffeur poids lourds que la coiffeuse ou la caissière qui ont leur faveur. C'est uniquement aux commandes qu'elles se considèrent réhabilitées. Les autres femmes, les ouvrières, les ménagères, les "au foyer", toutes ces pauvres connes "sans conscience", demeurées au ras du bitume social alors que le féminisme leur faisait la courte échelle de la libération, celles-là ne sont pas dignes de figurer sur la photo de famille des femmes modernes, elles sont juste bonnes à être évoquées avec condescendance comme preuve de l'archaïsme subsistant.

Les "sans salaires" qui sont restées soumises à l'homme n'ont que ce qu'elles méritent. Et les autres aussi, celles qui travaillent parce qu'il faut "bouffer" et non pour s'accomplir. Il faut bien des femmes de ménages, des nurses pour s'occuper des enfants des VRAIES femmes, il faut bien des standardistes pour prendre leurs commandes téléphoniques "si pratique, ma chère" quand le temps manque. Ces Bernard Tapie femelles sont débordées, pressurées, mais fières à défaut d'être heureuses de leur esclavage tout neuf, de leur bambin tout rose et de leur compte en banque avec le découvert qui va avec!

La femme a acquis au travers du travail une indépendance de productrice-consommatrice. Le mouvement féministe contemporain sert à pousser les femmes à l'accession de ce "bonheur" et les conforte dans une identité

de pacotille qui n'a de valeur qu'à la lumière des échanges marchands et des rapports de force qu'ils engendrent.

Selon l'expression consacrée les femmes ont voulu "s'accomplir" et pour ce faire elles ont choisi le travail salarié. Elles ont voulu égaliser et même surpasser l'homme dans ce qu'il a de moins humain, sa soumission au travail, la sienne et celle qu'il impose aux autres. Elles semblent parvenues à l'égalité, mais comme il y a des siècles à rattraper, les femmes mettent les bouchées doubles, elles s'investissent pour être à la hauteur, elles se doivent d'être conformes à une image (une fois de plus) celle justement de la "FEMINISTE" qu'elles prétendent être, robot à dix bras au cerveau détraqué, où argent, pouvoir, mode, enfants, politique, réussite sociale, s'agitent comme des hochets au détriment d'autres valeurs plus apaisantes. La femme nouvelle est arrivée, comme le beaujolais elle a le goût aigrelet des produits trop vite fabriqués et trop tôt consommés. Il arrive qu'une lueur de lucidité se glisse par-ci par-là, et que certaines perçoivent qu'elles se sont fait piéger ou pour les plus lucides d'entre elles qu'elles se piègent elles-mêmes. Mais le piège n'est pas exactement celui qu'elles envisagent. Déguisé sous forme de liberté s'est développé un nouvel asservissement. Il n'est pas spécifiquement féminin, c'est cela qui leur échappe, c'est l'asservissement de l'homo modernicus. La femme salariée n'est qu'un des rouages dont la société a besoin aujourd'hui pour produire et écouler la marchandise.

LE FEMINISME... SUPPORT REVOLUTIONNAIRE ?

Pourquoi investir le féminisme d'un pouvoir révolutionnaire qu'il n'a pas? C'est un mythe aux racines profondes qui puise sa sève au même malentendu que celui du rôle déterminant du prolétariat dans l'écroulement du capitalisme.

Au XIX^e siècle les théoriciens du marxisme voyaient un lien irréfutable entre la révolution et le féminisme. Dans les manuscrits de 1844 Marx définissait "le rapport de l'homme à l'homme" comme étant le "rapport de l'homme à la femme". Engels, en particulier dans "Les origines de la famille de la propriété et de l'Etat" développa la grande idée de l'oppression de la femme comme origine du système des classes. Il considérait l'idée que la femme en tant que telle pouvait être le support non seulement d'une libération pour elle-même mais aussi pour l'autre". Pour Engels le début de l'antagonisme de classe coïncidait avec le développement de l'antagonisme homme-femme engendré par la monogamie.

Le résultat de cette analyse est que la femme représente le prolétariat au sein de la famille. Flora Tristan dira "la femme est serve de condition et la prolétaire du prolétaire". Cependant Engels n'ira pas jusqu'à envisager que la femme puisse être pratiquement révolutionnaire puisque sa conception de la lutte des classes passe uniquement par les rapports de production. Or dans un foyer point de production... juste une "petite économie domestique" que soulignera Lénine (sous la pression de Clara Zetkin) prophétisant des temps nouveaux sur l'émancipation de la femme où "la politique enfin simplifiée permettrait à une cuisinière de diriger l'Etat". L'Histoire démontra que nul n'est prophète en son pays.

Face à une conception économiste s'appuyant sur la théorie marxiste de la notion de classe exploitée, les féministes se posèrent la question de savoir si oui ou non les femmes constituent elles aussi une classe. Leurs revendications répondront positivement à cette question. Le mouvement féministe s'est attaqué directement à l'autorité de l'homme dans son rôle social de père ou de mari, a dénoncé la famille comme "lieu institutionnel d'exploitation de la femme", et a proclamé une oppression spécifique commune à toutes les femmes, le patriarcat les limitant à l'esclavage domestique.

Après Mai 68 on a vu émerger un amalgame révélateur, celui des opprimés de tous poils, femmes, homosexuels, adolescents ne trouvant aucune place réelle dans la théorie révolutionnaire du moment qui qualifie leur oppression de "secondaire", priorité étant donnée à la lutte ouvrière. On voit apparaître à cette époque des groupes de femmes dans tous les secteurs et une certaine remise en cause de

la "vérité révolutionnaire". "Nous sommes toutes les prisonnières de Marx" déclarait la féministe américaine Ti Grace Atkinson ! Je trouve cocasse de citer les propos de la féministe espagnole (et stalinienne) Lidia Falcon. "Si après 60 ans de révolution socialiste prolétarienne en URSS et trente ans en Chine, la femme continue à être en marge de la société comme dans la société capitaliste c'est que la première structure qui l'opprime se maintient.

On n'a pas rompu les relations de pouvoir ni les relations de production qui soumettent et exploitent la femme".

La femme remet en cause sa double relation à l'économie: la production familiale et de plus en plus la production sociale. C'est de ce point de vue que les femmes se placent pour considérer que le travail domestique non rémunéré est un travail productif. "Ce sont les femmes qui sont exclues du marché d'échange en tant qu'agent économique et non leur production" diront certaines dans les années 70. Aux USA comme en Europe toutes les voix féministes s'accordent pour se déclarer appartenir à une classe exploitée. Dans "Les ouvrières à la maison" les italiennes déclarent "Notre rapport de lutte avec le capital passe par le salaire du travail domestique".

Même si certaines femmes comme Ti Grace Atkinson considèrent que l'explication de l'oppression ne repose pas seulement sur la notion de classe, leur remise en cause du monde est assez partielle, nominaliste souvent et exclusivement limitée à la gent féminine. Réclamer un salaire pour accomplir les tâches domestiques revient à se vendre au sein de la famille et à considérer que l'argent est le facteur prépondérant dans l'égalité des rapports humains. Les activités domestiques sont souvent considérées comme subalternes, serviles dans la mesure où d'autres secteurs sont considérés comme valorisant. La publicité depuis a cherché à "revaloriser" les tâches ménagères en les soumettant à une technicité de plus en plus grande, au point que même les hommes peuvent les accomplir ! Le côté valorisant d'une activité repose plus aujourd'hui sur l'argent qu'on gagne en l'accomplissant, ou sur la sophistication de l'appareillage que l'on emploie pour la faire, que sur l'intérêt réel qu'elle présente. Le salariat domestique rendrait-il plus attrayant les tâches ménagères si déconsidérées dans l'esprit du temps ? Exemple flagrant du "miraculeux pouvoir" de l'argent ; les féministes réclamant un salaire ménager conviennent d'étendre les rapports marchands à la cellule familiale et participent à la rationalité capitaliste qu'elles prétendaient mettre en cause.

Malgré ou à cause de toutes ces contradictions, le féminisme a attiré beaucoup d'intellectuels qui y ont vu un moyen de se donner bonne conscience en soutenant les "exploitées". Marcuse par exemple écrivait en 1975 "Le socialisme post-industriel c'est-à-dire le communisme sera féminin ou ne sera pas" (Marxisme et féminisme), on a pu lire également ceci "C'est grâce au mouvement des femmes que nous les hommes avons déjà retrouvé certains droits aux sentiments, aux rapports avec l'enfant, etc... Et ce qui est une défense culturelle peut devenir une lutte proprement sociale et politique contre le monde des managers, de sous-managers et d'employés contre cette vie dont on se demande finalement à quoi elle sert sinon à faire tourner la machine" (Alain Touraine, 1978, dans le Nouvel Observateur).

Je constate que pareillement aux hommes, les femmes des années 80 font tourner la machine et finissent par trouver cela bon. Il y a aujourd'hui bien peu d'opposition aux valeurs dominantes et les femmes ne sont pas les moins bien intégrées au système. Des hommes semblent avoir eu vaguement l'espoir que la "libération de l'homme" viendrait miraculeusement des femmes ou ... des prolétaires ... ou des deux. Hommes, femmes, prolétaires, rien n'est à attendre des seuls autres et il n'y a pas de spécificité de la pensée féminine. Actuellement la femme prise dans les rets de la société joue des coudes comme les hommes et/ou subit comme les hommes l'asservissement à la vie moderne. Elle est dépossédée de sa vie comme chacun l'est aujourd'hui. Mais en tant que femme elle n'est ni plus ni moins porteuse "d'un message" que quiconque dans ce triste monde qui ne changera pas tout seul !

En pratique le capitalisme a intégré le mouvement des femmes et s'accommode bien des nouvelles valeurs qui ne reposent plus strictement sur l'opposition traditionnelle de l'homme-pourvoyeur de l'argent du foyer et la femme-esclave domestique, mais qui se fondent davantage sur les luttes d'influence pour occuper une position sociale. Peu importe le sexe des chefs, seul importe l'antagonisme qui oppose et divise les êtres et empêche le développement de rapports humains différents.

En 1989 la plupart des femmes ne luttent plus au nom du féminisme, elles l'accomplissent. Car cette idéologie est conformiste du point de vue de l'établissement social, la femme loin de se démarquer de la société semble aspirer à la fonction de "travailleuse" et trouve son idéal en une imitation de l'homme sans critique des frustrations et des dangers que cette imitation comporte, parce qu'en cela la femme sociale est comparable à l'homme social, elle pense en terme de profit immédiat et de succès individuel.

LA FEMME VECTEUR DE REPRODUCTION DES VALEURS DOMINANTES

La femme bien qu'ayant déserté le foyer pour participer à la production, demeure encore un facteur prépondérant au sein de la famille en ce qui concerne l'éducation des enfants. Ce secteur depuis toujours semble avoir été son secteur privilégié. Le fait que biologiquement la femme assure la fonction "porteuse" de la reproduction lui confère-t-il un don particulier pour s'occuper de sa progéniture (ce que l'on nomme l'instinct maternel) ou bien n'est-ce que l'imitation des gestes que les filles ont vu faire par leur mères et qu'elles ont appris d'elles depuis la nuit des temps?

Dans tous les cas on peut observer que ce sont les femmes qui le plus souvent éduquent les enfants. Puisque tel est le cas on est en droit de se demander pourquoi depuis si longtemps elles ont contribué à transmettre au travers de cette éducation -par elles dispensée- les préceptes oppressifs dont elles-mêmes se jugeaient les victimes et dont elles auraient voulu se débarrasser. Pourquoi avoir élevé leurs garçons différemment de leurs filles, pourquoi avoir inculqué à celles-ci le respect de l'homme souverain et à ceux-ci un mépris de l'autre sexe, les conduisant les uns et les autres à prendre les chemins empruntés par leur père et leur mère? Peut-être peut-on y voir une inconsciente (?) vengeance du faible qui reporte sur de plus faibles encore sa frustration d'être lui-même soumis. Sous le masque du dévouement la femme dont les aspirations ont été refoulées reporterait-elle sur l'enfant un amour possessif et destructeur? La parcelle de pouvoir que lui confère l'éducation des enfants permet à la femme de façonner la génération suivante selon les critères qu'elle même sélectionne et qui le plus souvent sont ceux de la société dans laquelle elle vit. Ainsi rien ne bouge .

L'environnement et les pratiques sociales jouent un rôle aussi important que les sécrétions hormonales sur l'expression des caractères et les comportements mâles ou femelles. C'est à la fois dans la famille et à l'école que se font peu à peu les distinctions entre les activités des garçons et des filles . Il faut remarquer que certaines de ces activités sont presque exclusivement limitées à l'un des deux sexes. Par contre certaines comme la cuisine, si elles sont plutôt l'apanage féminin au sein de la famille sont très souvent l'apanage des hommes dans le secteur de la production. Pourquoi ces subtils distinguos entre maison et monde du travail ?

Dans les anciennes sociétés "primitives" on peut imaginer que le bon sens ou l'usage aient entraîné une répartition des tâches au sein du groupe en fonctions des "capacités"; les hommes se servant de leur plus grande force physique ou de leur meilleure résistance pour chasser ou construire et les femmes s'occupant des enfants, de la fabrication d'objets domestiques ou de la préparation de la nourriture et des cueillettes. Ceci ne prend pas du tout en compte un "développement" d'esprit religieux ou de pratiques sexistes qui ont du voir le jour à un certain moment de "l'évolution" et que l'on retrouve très fortement enracinées dans certaines sociétés tribales d'aujourd'hui. Ce qu'il en était originellement n'est que pure spéculation. De ces supposées pratiques ancestrales, reposant sur la sagesse et non sur la croyance ou sur la discrimination des rôles importants ou triviaux, les sociétés civilisées ont fait des carcans maintenant chacun à sa place pour que la société se pérennise.

Biologiquement différents, l'homme et la femme ne sont pas équivalents même s'ils sont élevés exactement selon les mêmes règles. Allaiter au sein est et restera (on l'espère) une activité strictement féminine, en rien dégradante, qui forcément entraîne la femme à prendre une part importante et irremplaçable dans "l'élevage" du tout petit et qui probablement conditionne ses rapports à l'enfant

En dehors de ces activités spécifiques se rapportant à l'enfantement et qui sont de ce fait féminines par excellence, aucune distinction ne devrait empêcher les uns et les autres d'exercer à leur guise, selon leur capacité dont ils seraient seuls juges, l'ensemble des activités humaines.

Mais dans la société d'êtres atomisés où nous vivons cela est inconcevable. Il y a des rôles à remplir et des interdits à respecter. C'est en partie à cause de cela que la femme actuelle (paraît-il libérée?) participant à la vie active, partie intégrante du monde professionnel, continue à élever les filles sensiblement différemment des garçons. Le vieil adage "Rentre tes poules je lâche mon coq" a encore de beaux jours devant lui. A la maison comme au boulot, les rapports d'autorité confinent les êtres à occuper la place qui leur est assignée par les besoins sociaux.

MYTHE ET SYMBOLE FEMININ

De tous temps la femme a engendré le mythe à tout le moins le mystère de la "féminité". Elle a incarné selon les époques et le degré de "civilisation" la fertilité, femme aux hanches épanouies et aux seins généreux. Cette image de la fécondité, ces divinités matriarcales ont servi de culte à de très anciennes civilisations d'agriculteurs qui voyaient dans la fertilité féminine l'image de la fertilité de la terre. On retrouve actuellement cette symbolique païenne dans certaines tribus africaines.

Avec le judéo-christianisme l'image de la femme subit un dédoublement. Elle devient tout d'abord symbole de la tentation et du péché originel, responsable de la chute de l'homme hors du paradis terrestre. Elle est cause de la malédiction divine conduisant l'homme à gagner son pain à la sueur de son front et elle-même à enfanter dans la douleur. Voici un mythe qui a la peau dure. Cette femme impure est dans la religion chrétienne rachetée par l'image de la Vierge mère du Christ par la volonté du Saint Esprit et bla bla bla... C'est cette image que la religion catholique montante imposera comme seule et unique modèle acceptable pour la femme.

La femme n'est pas de ce fait destinée au plaisir, elle a une seule fonction à remplir (fonction provenant de son impureté, mais il faut s'en accommoder) la maternité. Là est son salut. Si on analyse cette image on se rend compte que l'homme qui respectera ces principes ne devra pas chercher à avoir auprès de sa compagne le plaisir des sens et surtout ne devra pas le lui inculquer. C'est ce qui a conduit beaucoup d'hommes au bordel et de femmes frustrées dans leur corps et dans leur tête, à l'asile. L'image de la femme est le reflet de la société qui la propose, que ce soit l'image d'une femme terrifiante séductrice et castratrice sortie de la théorie freudienne du XIX^e siècle ou celle de la femme fétichisée à l'usage des hommes sortie de l'idéologie des mouvements féministes du XX^e.

Le rôle de la psychanalyse a été prépondérant dans la formation des stéréotypes du féminin et du masculin. Freud en théorisant et en rationalisant certains aspects du comportement de ses contemporaines a contribué à développer une science de la différence. Recherchant l'abolition des tabous sexuels, mais en même temps très attaché aux idées traditionnelles de son époque sur la féminité, il ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre que les oppositions entre virilité et féminité étaient plus le fait de l'acquis (éducation, milieu social...) que de l'inné et que ce problème d'opposition entre sexes n'était qu'un des aspects de l'opposition et de la lutte entre individus. Freud avait constaté que les femmes qu'il examinait souffraient de leur position d'inférieure et qu'elles enviaient l'apparente liberté masculine. Beaucoup présentaient des signes d'hystérie consécutive au refoulement de leurs désirs sexuels. Freud attribua ces névroses à une soi-disant "nature féminine". La femme intellectuellement lui semblait mutilée souffrant de la fameuse absence de phallus dont paraît-il chaque femme déplorerait l'existence causant chez elle dès le plus jeune âge un "complexe de castration". Toujours selon la théorie freudienne, la vue des organes sexuels féminins conduirait le petit garçon à une frayeur de ressembler "à ça", frayeur d'être lui-même castré lui permettant de surmonter son oedipe et de s'intégrer à la communauté. De son côté la fille reconnaîtrait la supériorité du mâle, tout en protestant contre sa propre infériorité. Freud conclut que trois possibilités s'offrent alors aux filles, la première est de renoncer à la sexualité, la seconde de revendiquer un pénis et rechercher à pratiquer des activités masculines et la troisième d'accepter passivement son infériorité féminine. Parvenue à l'âge adulte la femme s'accomplirait par procuration via son mari et ses fils. Du point de vue de Freud les femmes qui développent une activité propre sont des névrosées qui refusent d'accomplir leur féminité !

Cette théorie pseudo-scientifique devient un véritable dogme qui renforce peu à peu l'emprise des stéréotypes et y confine la femme au rang de mutilée, créature imparfaite qui est soit soumise et psychopathe, soit libre et névrosée. Freud et ses successeurs ont étendu le comportement sexuel de quelques femmes à une époque donnée à l'ensemble des femmes. Cette science de la différence ramenant tout à la mère génératrice des fantasmes, à la frustration sexuelle, explique la féminité uniquement par le vécu d'une situation conflictuelle d'ordre culturel et psychique.

Cette religion est loin d'être un facteur d'évolution pour les femmes et les a entraînées dans les eaux troubles du sexe, brouillant du même coup le véritable malaise humain qui repose sur un manque d'accord fondamental avec les autres et avec la vie.

Freud et beaucoup d'autres psychanalystes n'ont rien résolu et leurs dis-

cours, comme ceux d'un autre genre des féministes, ne font que renforcer la conscience ségrégative et trompent les femmes et les hommes sur la réalité de leur aliénation.

LIBÉRATION SEXUELLE OU ALIÉNATION ?

L'accomplissement sexuel est devenu un cheval de bataille médiatique. Ce qui semble important surtout c'est la technicité, la performance. La technique du comment faire bien l'amour s'enseigne dans des manuels illustrés. Les magazines regorgent de recettes miraculeuses pour combattre le stress et permettent aux femmes et hommes pressés d'être tout de même au lit des "bêtes performantes". La presse du cul contrebalance -d'un point de vue marchand- la presse du cœur. L'érotisme -bien que ce mot me paraisse peu convenir à ce qu'on lui fait recouvrir aujourd'hui- est une religion moderne tout comme l'argent. Les hommes et les femmes parlent de "ça" (pas toujours ensemble, c'est dommage!). Mais de quoi parle-t-on vraiment ?

Le vocabulaire scientifique permet d'aborder la question en spécialistes, sans fausse pudeur, mais que reste-t-il de la poésie des mots ?

On serait donc sexuellement libres, "débridés". La pilule autoriserait la fantaisie... Hélas le sida guette et on fait l'amour avec préservatifs "par sécurité". Alors et la fantaisie promise ? Ne désespérez pas hommes et femmes, le préservatif fluo à musique ou à pois sera votre béquille de demain !

La prostitution qui aurait du régresser en période d'euphorie sexuelle a plus que jamais une fonction sociale auprès des exclus. Le show-biz du sexe est florissant et l'informatisation a permis le développement d'un secteur lucratif de messageries X où les frustrés modernes se défoulent à 3F la minute sans avoir besoin de sortir de chez eux, sans le moindre contact humain. C'est l'accession à la frustration pour tous, c'est à la portée de toutes les bourses (sans vilain jeu de mots). La "liberté" sexuelle est devenue obligatoire. Mais l'amour dans tout cela où peut-il éclore ? Se résume-t-il juste à un acte sexuel techniquement conforme et à quelques perversions derniers palliatifs à l'insuffisant équilibre dans nos rapports humains. Notre vie est mécanisée, hypertechnicisée, nous nous réduisons peu à peu à nos fonctions vitales et le ou la partenaire n'est souvent que l'objet dont on use à loisirs sans égards à la personne humaine sans faire de "sentiments"

Est-ce la masculinisation vestimentaire et idéologique de la femme qui a entraîné parallèlement une "dévirilisation" de l'homme ? On observe depuis quelques années une augmentation de l'homosexualité et de la prostitution masculines. Le flou asexué inhérent à la médiocrité des rapports homme-femme est une des conséquences de l'uniformisation des rôles à jouer dans cette société misérable où tout n'est que représentation. Chacun joue à être le reflet de l'image dominante du moment. C'est ce qui fait que l'homme à la mode est représenté vêtu de couleurs tendres (c'est ce qui se fabrique et qui se vend). La publicité nous le livre servant un potage reconstitué (mais à l'ancienne, écologie oblige) à une troupe de minets débiles en week-end entre "hommes". Il est difficile de taxer ce zombie de machisme mais que les néoféministes n'en tirent aucune gloire, il n'est comme elles qu'un sous-produit sans saveur de la machine d'exploitation de l'humain.

LE FÉMINISME ET POURQUOI S'EN DÉBARRASSER

Il n'y a rien dans le féminisme qui promette un changement radical dans nos conditions de vie. Je constate banalement que des modifications sont apparues dans la vie des femmes au cours des années passées sous la pression des "réalités sociales". Je ne nie pas que l'IVG comporte moins de risques que l'aiguille à tricoter des faiseuses d'anges d'antan. Je ne nie pas que l'absence de la peur d'être enceinte ait modifié le comportement féminin vis à vis du rapport sexuel. Mais a-t-on atteint pour autant à la plénitude ? La pauvreté de nos rapports aux autres répond d'elle-même négativement à cette question.

La révolte féministe fut menée par des êtres qui n'aimaient ni les hommes ni les femmes, elles aimaient le pouvoir. Je ne me réjouis pas des succès de leurs batailles qui ne me concernent qu'en ce qu'ils pérennisent l'oppression. N'étant pas démocrate, je considère que le droit de vote n'a rien apporté de positif ni aux femmes ni aux hommes. Voulant voir disparaître le travail salarié je ne peux pas me réjouir d'être obligée de me vendre et d'engloutir

mon énergie et ma vie toute entière dans cette activité fébrile. Je subis cette attrition mais qu'on ne me force pas en plus à trouver cela valorisant. N'ayant aucun goût pour le pouvoir je me soucie peu que des "carrières" me fussent ouvertes et du fait de mon profond dégoût pour la marchandise et la modernité, le monde d'aujourd'hui ne présente à mes yeux aucun attrait. J'y découvre chaque jour qu'il n'est pas nécessaire d'être un homme pour être phallocrate ni d'être une femme pour être brimée. Chacun de nous subit quotidiennement des brimades. Le phallocratisme au féminin porte le nom de "cause des femmes" et tant qu'un "isme" quelconque mettra la "différence" en exergue il y aura antagonisme et opposition entre les gens.

La violence et la faiblesse sont sans sexe défini. Tant que des comportements stéréotypés prévaudront sur les comportements naturels il y aura prédominance du "rôle" sur la "vie". Il n'y a rien à gagner à s'approprier des valeurs spécifiquement féminines, ni à rejeter à l'inverse nos spécificités physiologiques comme le MLF le fit en son temps, ni à les glorifier comme d'autres l'ont fait depuis mélangeant pour leur profit le sang menstruel à l'encre de leur plume.

On peut rejeter les clichés, le reflet de la femme que la société projette, refuser de mépriser notre complément vital l'homme, refuser d'être une marchandise aux mains des psychiatres, sexiatres et autres spécialistes des relations humaines dans une société qui en est dépourvue.

Nous pouvons faire que l'éducation que nous donnons à nos enfants, si nous avons fait le choix d'en avoir, dépasse la reproduction des idées reçues et modifie le tracé de leur futur. Nous pouvons refuser d'être enrôlées dans l'armée des femmes en lutte au profit de la société actuelle. Mais tous ces choix et ces refus n'ont rien à voir avec le féminisme qui enferme le monde dans les contours de sa propre misère. Aujourd'hui hommes et femmes confondus perpétuent le système qui les divise, tout est en place pour que rien ne change si nous ne changeons pas nous-mêmes.

Anne, ma sœur Anne de ta tour féministe tu n'as rien fait surgir. Scrute l'horizon bouché, regarde la rivière polluée, la forêt détruite et observe la ville pullulant d'une multitude d'hommes et de femmes asservis. Cesse donc de fixer ton féminin nombril, imagine plutôt les moyens de retrouver un monde où hommes et femmes complémentaires vivraient des rapports fondés sur d'autres bases qu'argent, travail, consommation et pouvoir.

"Le malheur, ce n'est pas le sexe. Le malheur c'est le patron"

C. Rochefort . La porte du fond.

AIR , Juillet 89

THE "BUFE-OONERIES" CONTINUE

Nous reproduisons ci-dessous des extraits d'un texte de Michaël William - The "Bufe-ooneries" continue - publié dans Demolition Derby. Celui-ci constitue une réponse à un article de Chaz Bufo, membre de l'organisation anarcho-syndicaliste Workers' Solidarity Alliance (WSA, section américaine de l'A.I.T.) intitulé "Primitive Thought" (dans Ideas and Action n°10). Cet article était presque entièrement consacré à attaquer ceux qui prennent effectivement en compte la destruction de la terre par le capitalisme industriel (comme nos compagnons de Detroit qui publient le journal The Fifth Estate) regroupés sous le label d'antiautoritaires "primitivistes". La reprise par Michaël William de cette étiquette dans sa critique a donné lieu à une lettre de l'un d'entre nous que nous reproduisons à la suite des extraits.

"...Pour la plupart de ceux d'entre nous qui ont rejeté la civilisation, ceci est moins une question de prendre les populations primitives comme un modèle précis (bien que nous ayons beaucoup de choses à en apprendre) que d'établir (de ré-établir) une relation à la terre et à la nature radicalement différente, non instrumentalisée : ce que je vois comme une réintégration dans la nature, ou ce qui se rapproche le plus possible de ce but. Il vaut également la peine de se souvenir qu'autrefois nos propres ancêtres, souvent celtiques, eurent aussi un mode de vie primitif (comme tout le monde). On ne peut bien entendu remonter le temps - personne n'a jamais prétendu que ce soit possible - même si nous pourrions nous débarrasser des pendules. Mais ce n'est pas un argument pour ne pas abolir cette société ; l'évidence croissante de la banqueroute de la civilisation ne fait que rendre sa négation de plus en plus attractive...

La coercition massive est l'essence de la technologie moderne (et comme

nous l'avons vu précédemment, les machines et leurs codes ont à plusieurs reprises montré leur capacité à remplacer les êtres humains comme maîtres d'esclaves). Étant donné leur attachement à l'industrialisme, l'ouvriérisme des anarcho-syndicalistes devient une nécessité plus qu'une question de choix. Leur cauchemar est que les gens refusent d'"autogérer" la mégamachine; qu'ils soient repoussés par la quantité terrifiante de boulots assommants, stupides, rendus inévitables par l'industrialisme, les piles de paperasses et de disques d'ordinateurs, les réunions qui n'en finissent pas, les voitures, les usines et peut-être les villes elles-mêmes. "J'aime avoir une grande variété de nourritures à manger le long de l'année" dit Bufo, dont je doute fortement qu'il en ait lui-même récemment obtenu aucune, en la faisant pousser ou autrement. Il suppose simplement que l'agro-industrie continuera comme auparavant, et que les gens de la campagne continueront à travailler pour nourrir les masses urbaines (plutôt que de pratiquer une agriculture de subsistance ou d'autres façons de survivre sur la terre), que le réseau de transport et de distribution et tout ce qui est nécessaire à le garder en fonction continuera comme auparavant, en bref que tous les soldats de l'industrialisme (et tous ses généraux) resteront à leur poste. dans le cas contraire, si un seul secteur essentiel s'y refusait, toute la pyramide commencerait à s'effriter..."

UNE CRITIQUE DU PRIMITIVISME

(Lettre de Heme à propos de The "Bufe-ooneries" continue)

Ces quelques notes veulent critiquer l'utilisation systématique faite par Michaël dans l'article cité du terme "primitiviste/primitivisme", pour définir le ou les courants critiques s'exprimant par exemple dans The Fifth Estate, Anarchy, Interrogations ... et Demolition Derby. Elles ne mettent pas en cause l'article dans son ensemble avec lequel je pense être en accord sur le fond. Je soulèverai donc quelques points s'attachant à montrer en quoi cet emploi est selon moi erroné, voire pernicieux.

1- Tout d'abord, cet emploi conduit à se placer sur le terrain de ceux qui veulent affaiblir ou dénaturer notre critique du capitalisme et plus généralement de la civilisation. Se ranger sous une étiquette réductrice, parcellaire,... ferait trop plaisir à ceux qui voudraient faire croire que notre analyse est -comme la leur- parcellaire plutôt que de viser à la globalité ; que nous sommes des idéologues en concurrence -sur le même terrain- contre d'autres idéologues.

2- Ce terme tend à masquer les racines de notre rejet de ce monde. Notre dégoût ne serait pas produit par ce que nous vivons et subissons effectivement quotidiennement et les réflexions que ceci suscite en nous, mais par une référence idéologique à un autre mode de "société" dont nous n'avons aucune connaissance directe. Pourquoi toujours chercher une référence à l'extérieur de nous pour exprimer nos aspirations : tel théoricien, tel État ... ou la "nature primitive" ?

3- A quoi fait d'ailleurs référence ce "primitivisme". Est-ce à une vision idéalisée de ce que sont censés être (plus exactement avoir été) les sociétés (?) dites primitives ? Si cela est, qu'en sait-on exactement? En ce qui concerne les vrais primitifs (pré-historiques) on ne peut évidemment avoir aucune idée essentielle de leur vie sociale/relationnelle. Ce ne sont pas les fantasmes des préhistoriens qui peuvent nous éclairer en quoi que ce soit. Et même si l'on veut prolonger à outrance ce primitivisme (par exemple jusqu'aux invasions romaines pour la Gaule), quelle connaissance précise avons nous de nos ancêtres Celtes pourtant peu éloignés dans le temps ?

En ce qui concerne maintenant les populations dites primitives "contemporaines" étudiées par les explorateurs puis les ethnologues, je dirais simplement qu'elles sont aussi primitives que vous et moi. Une même distance les sépare que nous de leurs lointains ancêtres, distance durant laquelle des milliers de formes sociales, de remises en cause intégrales ont pu être expérimentées. Rien ne permet de dire qu'il existe une ressemblance significative entre leurs modes associatifs et ceux de leurs ancêtres. L'idée d'une virginité primitive maintenue ignore la permanence au long des siècles des voyages, confrontations entre populations dissemblables,... Tout au plus peut on dire qu'ils représentent des choix humains différents de ceux que nous connaissons, apparus au cours de l'évolution humaine.

Considérons maintenant plus spécifiquement les populations telles que celles étudiées par quelqu'un comme Clastres (que d'ailleurs j'apprécie, tout comme Michael). Remarquons tout d'abord qu'il ne s'agit que d'un

petit nombre de populations sur des points limités du globe (par rapport bien-sûr uniquement aux populations "non civilisées"). Pourquoi n'avoir pas étudié aussi attentivement par exemple les populations tribales africaines ? Ne rentraient-elles pas dans le schéma ? Mais limitons-nous aux populations effectivement étudiées ? Que représentent les conclusions que Clastres a pu en tirer : des données objectives sur les modes de vie de communautés ayant échappé à la domination industrielle ? une interprétation parfois abusive de faits réels (faits parfois peut-être même simulés par les populations) ? la projection des aspirations propres de l'observateur ? Sans doute un peu de tout cela ! De mon point de vue ceci n'a d'ailleurs guère d'importance. Même dans l'hypothèse extrême où tout ceci ne serait qu'une immense utopie, où au travers des indiens ce serait finalement Clastres qui s'exprime, ceci ne changerait rien à la valeur d'une tentative visant à démontrer que les humains ne sont pas nécessairement les esclaves de l'État. L'important est que l'homme Clastres ait consacré une partie de sa vie à écrire ça. La plus ou moins grande véracité de ses analyses n'aura de toute façon aucune conséquence sur notre libération.

4- Je conçois très bien que l'on ressente le besoin de s'accrocher à un "autre chose", un ailleurs ou un autre temps pour se représenter un petit morceau de ce que pourrait être une autre vie. Ce peut être certains amérindiens, ou si l'on veut se rattacher à nos "racines" (!) des tribus celtiques ou des communes féodales ! Notre vision en est souvent déformée, idéalisée ... tout est bon pour faire travailler l'imagination. Par contre, si l'imaginaire se choisit un modèle, une référence, tout un monde de possibles se ferme ; il devient même difficile de comprendre ceux qui imaginent différemment un autre mode de vie.

La tâche est rude qui consiste à critiquer radicalement ce monde tout en y vivant, à apercevoir la possibilité d'une autre vie, sans modèle auquel se rattacher et même parfois sans les mots pour l'exprimer ; à se sentir en affinité avec d'autres parfois à des milliers de kilomètres de distances - sans pouvoir recouvrir ceci d'une étiquette pouvant aider à se reconnaître et à être reconnus des autres. Les seules armes dont nous disposons actuellement sont la confiance entre ceux qui composent notre petite "communauté de pensée" et l'absence de compromissions dans notre critique. Il ne faut donc en aucun cas considérer ces quelques remarques comme une tentative pour se démarquer ou chercher une différence entre nous, mais comme une parcelle de la réflexion commune.

Septembre 1989

JUIN 1990

INTERROGATIONS

Le texte qui suit a été écrit en réponse à une série de questions visant à mieux comprendre qui nous sommes et où nous vivons. Nous avons pensé qu'il pourrait également aider d'autres compagnons à mieux nous connaître.

1. Nos idées. Il nous est difficile de définir nos idées en totalité, en particulier parce qu'elles ont évolué depuis que nous avons commencé une activité commune et qu'elles continuent à évoluer. En résumé, nous sommes réunis par notre rejet de la société actuelle et notre aspiration à une communauté humaine rompant avec tous ses fondements. Nous ne cherchons pas à former un nouveau parti ou une nouvelle organisation de masse, mais nous aimerions nous rencontrer et coordonner nos efforts avec des gens qui comme nous voudraient vivre dans un monde où l'homme et la nature ne seraient plus antagonistes ; où l'argent et le travail salarié n'existeraient plus, où l'on se moquerait bien de s'approprier les forces productives ; où aurait disparu la soumission aux idoles et aux religions ; où les activités humaines permettraient à chacun de vivre sans être dépossédé de sa vie par une machinerie qui quelque soit le nom qu'on lui donne - démocratie, progrès, capitalisme... ou plus simplement Etat - nous conduit vers un asservissement généralisé. Nous ne voulons plus du carcan étatique qui organise la séparation des êtres humains en dirigeants et dirigés, en classes sociales, en nationalités,... Nous ne voulons plus du carcan marchand qui divise les êtres humains en concurrents pour l'appropriation de l'argent et

qui les sépare en proxénètes et prostitués. Nous ne voulons plus du carcan du progrès qui entraîne l'humanité dans une séparation de plus en plus importante avec la nature et qui risque fort d'anéantir toute vie humaine sur cette planète. Nous ne voulons plus du carcan démocratique qui accentue les phénomènes de dépossession et de démission des êtres humains en donnant l'illusion de la souveraineté collective et individuelle contribuant ainsi à l'intériorisation de la domination.

2. Notre activité. Dans la situation présente, en France, une activité en accord avec nos idées se trouve limitée à des discussions, à l'élaboration et à la diffusion de textes, et à faire connaître les positions de ceux avec qui nous nous sentons en affinité de pensée. Il nous arrive lorsque l'occasion se présente d'intervenir dans des manifestations par des tracts, sans que ceci ne donne d'ailleurs de résultat visible. Il est par contre des activités qui sont incompatibles - quelle que soit la situation - avec ce que nous sommes : participation à l'activité des partis et des syndicats, participation sous quelque forme que ce soit aux élections,...

Cette activité se formalise dans un groupe, non pas un groupe militant traditionnel fondé sur une plate-forme idéologique et le respect de la pensée d'illustres théoriciens, et fonctionnant au travers de procédures démocratiques, mais ce que l'on peut nommer un groupe affinitaire reposant à la fois sur des rejets communs face à la société et sur la confiance partagée qui seule permet d'être autre chose qu'une somme d'individus.

Notre refus de ce monde est le produit de notre réflexion, de notre vécu et d'un vague mais réel sentiment qu'il existe d'autres possibles. Ce qui signifie que ce refus du mode de vie actuel ne vient pas seulement d'analyses abstraites. Il vient aussi d'une expérience, d'un ressenti, de sentiments qui ne peuvent pas pleinement s'épanouir actuellement. Aussi, sans vouloir mettre en avant des styles de vie particuliers censés s'opposer totalement à ce monde, il nous semble important d'essayer de vivre d'une manière plus consciente et d'y inciter les autres.

3. Qui sommes-nous ? Quelques êtres humains, femmes et hommes, qui se connaissent depuis plusieurs années. Nous sommes des salariés, mais nous ne faisons pas partir notre refus du monde de notre appartenance professionnelle. Nous sommes nés quelque part, chacun préfère certains lieux à d'autres, mais nous nous sentons a-nationaux et rejetons les mouvements de libération nationale ou régionale. Nous ne vivons pas - loin de là - comme nous voudrions vivre, mais nous ne pensons pas que sous ce prétexte on puisse faire n'importe quoi, tenir n'importe quel rôle dans la société,...

4. La vie en France ? Tout d'abord nous ne l'avons pas choisie, pas plus que la plupart des gens n'ont choisi l'endroit où ils vivent . En résumé, ici peuvent s'exprimer librement tous les rapports artificiels, abstraits entre des individus isolés. Cette société est à proprement parler totalitaire, c'est à dire qu'elle a le pouvoir d'imposer des normes communes à l'ensemble de ses sujets. La permissivité dont se vante le système (ce qu'il nomme les libertés) ne fait que fixer les frontières de ce qui peut être dit ou fait sans que ceci n'ait aucune conséquence réelle. De toute façon, les gens en général ne disent pas grand chose et ne font pas grand chose , sinon ce que la société attend d'eux. Ils échangent au passage quelques banalités, chacun se méfiant plus ou moins des autres... souvent à juste titre (ceci est particulièrement vrai pour les lieux de travail qui sont pour beaucoup les seuls lieux de confrontation aux autres). La censure d'Etat est sans doute moins omniprésente que dans d'autres pays, cependant il existe une auto-censure due à un sentiment d'insécurité lié à l'importance des rapports marchands. Certes, on nous laisse publier un petit bulletin comme Interrogations, mais c'est à partir de la conviction que l'embrigadement des gens par les médias, leur abrutissement par la télévision,... sont tels que notre existence ne représente pas un danger réel. Mais le jour où l'Etat se sentira menacé, on peut prévoir la férocité de sa répression, comme n'importe où ailleurs à l'Ouest ou à l'Est.

L'ABOLITION DU TRAVAIL. Extraits traduits de Bob Black, *The Abolition of Work* (septembre 1985)

Personne ne devrait jamais travailler.

Le travail est la source de la plupart des misères du monde. La plupart des maux que nous connaissons proviennent du travail, ou de la vie dans un monde façonné pour le travail. Afin de mettre un terme à la souffrance, nous devons arrêter de travailler.

Ceci ne veut pas dire qu'il faille arrêter de faire des choses. Ceci signifie créer une nouvelle façon de vivre fondée sur le jeu ; en d'autres termes une révolution ludique. Par jeu j'entends aussi réjouissance, créativité, convivialité et peut-être même art. Jouer implique autre chose que ce qui existe dans le jeu de l'enfant, quoique cela soit déjà estimable. Je revendique une aventure collective dans une joie généralisée et une exubérance librement interdépendante. Jouer n'est pas passif. Sans aucun doute nous avons tous besoin de beaucoup plus de temps que nous en avons maintenant pour décompresser et paresser sans nous soucier de revenus ou de tâches à effectuer ; mais après avoir récupéré de l'épuisement du labeur, la plupart d'entre nous veulent agir. Oblomovisme et Stakanovisme sont les deux faces d'une même médaille sans valeur¹.

La vie ludique est totalement incompatible avec la réalité existante. Tant pis pour la réalité, ce trou béant où se perd le peu de vitalité qui distingue encore la vie de la simple survie. Curieusement - ou peut-être pas - toutes les anciennes idéologies sont conservatrices car elles croient au travail. Quelques-unes d'entre-elles, comme le marxisme et la plupart des courants anarchistes, croient dans le travail tout aussi ardemment parce qu'elles ne croient pas en grand chose d'autre.

Les gens de gauche disent qu'il faut mettre fin à la discrimination dans le travail. Je dis que nous devrions mettre fin au travail. Les conservateurs défendent la liberté du travail. Comme le gendre rebelle de Karl Marx, Paul Lafargue, je défends le droit à la paresse. Les gauchistes sont en faveur du plein-emploi. Comme les surréalistes - excepté que moi je ne blague pas - je suis en faveur du plein-désemploi. Les trotskistes militent pour la révolution permanente. Je suis pour la bombance permanente. Mais si tous les idéologues préconisent le travail - pas seulement parce qu'ils projettent que d'autres travaillent à leur place - ils sont pour le moins étrangement évasifs là-dessus. Ils discutent inlassablement sur les salaires, les horaires, les conditions de travail, l'exploitation, la productivité, le profit. Ils parleront volontiers de n'importe quoi, mais pas du travail lui-même. Ces experts qui offrent de penser à notre place livrent très rarement leurs conclusions sur le travail, sur toutes ses répercussions dans notre vie à tous. Entre eux, ils chicanent sur les détails. Bien qu'ils marchandent sur le prix, les syndicats et les directions d'entreprises sont d'accord sur le fait que nous devons vendre le temps de nos vies en échange de la survie. Les marxistes pensent que nous devrions être dirigés par des bureaucrates. Les libéraux pensent que nous devrions être dirigés par des hommes d'affaires. Les féministes se moquent bien de la forme que la direction peut prendre du moment que les dirigeants sont des femmes. Il est clair que ces marchands de soupe idéologique ont de sérieuses divergences sur la manière de s'approprier le gâteau du pouvoir. Il est tout aussi clair qu'aucun d'entre eux n'a d'objection sur le pouvoir en tant que tel, et que tous veulent nous maintenir au travail.

Vous devez vous demander si je plaisante ou si je suis sérieux. Je suis à la fois sérieux et en train de plaisanter. Être ludique n'est pas être grotesque. Jouer ne doit pas être frivole, bien que la frivolité ne soit pas trivialité ; très souvent nous devrions prendre la frivolité au sérieux. J'aimerais que la vie soit un jeu, mais un jeu avec de grands enjeux. Je veux jouer pour de bon.

L'alternative au travail n'est pas seulement l'oisiveté. Être ludique n'est pas être un petit rigolo. Quoique je prise fort le plaisir de la torpeur, il n'en vaut jamais autant la peine que quand il ponctue d'autres plaisirs et passe-temps. Je ne suis pas non plus, loin de là, partisan de ce que l'on appelle "loisir", un temps-discipliné tenant lieu de soupape de sécurité . Le loisir, c'est du non-travail dans l'intérêt du travail. Le loisir, c'est le temps dépensé à récupérer du travail, dans une tentative forcenée et frénétique mais sans espoir d'oublier le travail. Beaucoup de gens reviennent des congés si abattus qu'ils attendent la reprise du travail pour se reposer. La principale différence entre travail et loisir est qu'au travail au moins vous êtes payés pour votre aliénation et votre énervement.

Je ne joue pas sur les mots avec qui que ce soit. Quand je dis que je veux abolir le travail, je pense strictement ce que je dis, mais je veux définir ce que je pense en des termes qui ne me soient pas strictement personnels. Ma définition minimum du travail est labeur forcé , c'est à dire production obligatoire. Ces deux éléments sont essentiels. Le travail est une production mise en vigueur par des moyens économiques ou politiques, par la carotte ou le bâton. (La carotte est pareille au bâton, seuls les moyens changent). Mais toute création n'est pas du travail. Le travail n'est jamais réalisé pour lui-même, il est au service d'une certaine production ou d'un certain rendement que le travailleur (ou, le plus souvent quelqu'un d'autre) en retire. Le travail est nécessairement cela. Le définir c'est le mépriser. En général le

travail est encore pire que sa définition. La dynamique de la domination intrinsèque au travail tend au cours du temps à s'élaborer. Dans les sociétés industrielles, capitalistes ou "communistes", rivées au travail, celui-ci acquiert invariablement d'autres attributs qui en accentuent le côté haïssable.

Habituellement -et c'est encore plus vrai dans les pays "communistes" que capitalistes, où l'État est à peu près le seul employeur et où chacun est un employé- le travail est un emploi, c'est à dire un travail salarié, qui signifie se vendre à crédit. Ainsi, 95% des américains qui travaillent, travaillent pour quelqu'un (ou quelque chose) d'autre. En URSS, ou à Cuba, en Yougoslavie, au Nicaragua, ou dans n'importe quel autre modèle qui pourrait être invoqué, le chiffre correspondant approche les 100%. Seuls les bastions paysans du tiers-monde -Mexique, Inde, Brésil, Turquie, abritent temporairement des concentrations significatives d'agriculteurs qui perpétuent le dispositif traditionnel de la plupart des travailleurs depuis des millénaires : le paiement de taxes (=rançons) à l'État ou d'un loyer à des propriétaires parasites afin qu'on leur fiche la paix. Même ce marchandage va finir par nous sembler bon. Tous les travailleurs de l'industrie (et des bureaux) sont employés et sous un type de surveillance qui assure la servilité.

Le travail moderne a les pires implications. Les gens ne travaillent pas seulement, ils ont des "boulots". Une personne remplit une tâche productive tout le temps, qu'elle le veuille ou non. Même si la tâche en elle-même a un tant soit peu d'intérêt (bien que de plus en plus de boulots n'en aient pas), son caractère obligatoire et exclusif entraîne une monotonie qui draine son potentiel ludique. Une activité qui pourrait engager les énergies de quelques uns, pour le plaisir, pendant un temps raisonnablement limité, est juste un fardeau sous lequel vous devez travailler quarante heures par semaine sans rien à dire sur comment il devrait être fait, pour le profit de possédants qui ne contribuent en rien au projet, sans aucune possibilité de partage des tâches ou de répartition du travail entre ceux qui l'exécutent. Ceci est le vrai monde du travail : un monde de maladresse bureaucratique, de harcèlement sexuel et de discrimination, de salauds de patrons exploitant et prenant comme boucs-émissaires leurs subordonnés qui -selon un> critère rationalo-technique- devraient organiser le travail. Mais le capitalisme dans le monde réel subordonne la maximalisation rationnelle de la productivité et du profit aux exigences du contrôle organisationnel. L'humiliation dont la plupart des travailleurs font l'expérience au boulot est la somme d'affronts de toutes sortes qui peuvent être appelés "discipline". Cette discipline est la totalité des moyens de contrôles totalitaires sur le lieu de travail - surveillance, travail de routine, rythme de travail imposé, quotas de production, pointeuses, etc... Elle est ce que le magasin, l'usine et le bureau ont en commun avec la prison, l'école et l'hôpital psychiatrique. C'est quelque chose d'historiquement original et horrible qui dépasse les capacités de dictateurs d'autrefois aussi démoniaques que Néron, Gengis Khan ou même Ivan le Terrible. Malgré leurs mauvaises intentions, ils ne disposaient pas pour contrôler leurs sujets de la machinerie si minutieusement mise en place par les despotes modernes. La discipline est par excellence le mode de contrôle moderne diabolique, une innovation qui doit être prohibée à la première occasion.

Ainsi est "le travail". Jouer est exactement l'opposé. Jouer est toujours volontaire. Ce qui pourrait être du jeu devient du travail si on y est forcé... Les conséquences du jeu, s'il y en a, sont gratuites. Jouer et donner sont très proches, ce sont les facettes comportementales et transactionnelles d'une même impulsion, l'instinct de jeu. Les deux montrent un dédain aristocratique des résultats. Le joueur trouve son compte en jouant. C'est pourquoi il joue. Mais la récompense réside dans l'expérience de l'activité elle-même quelle qu'elle soit. Certains qui ont étudié le jeu avec précision, comme Johan Huizinga²(Homo Ludens) le définissent comme jouer le jeu ou suivre les règles. Je respecte l'érudition de Huizinga, mais je rejette complètement sa définition étroite. Il y a beaucoup de bons jeux³ (échecs, base-ball, monopoly, bridge) qui sont soumis à des règles, mais jouer c'est bien plus que suivre les règles. La conversation, le sexe, la danse, le voyage -ces activités ne sont pas soumises à des règles mais elles sont assurément du jeu. Et on peut également jouer avec les règles elles-mêmes.

Le travail est une parodie de liberté. Selon la ligne officielle, nous avons tous des droits et vivons dans une démocratie. D'autres malheureusement ne sont pas libres comme nous et doivent vivre dans des États policiers. Ces victimes obéissent à des ordres aussi arbitraires qu'ils puissent être. Les autorités les gardent sous surveillance continue. Les bureaucrates de l'État contrôlent même les plus petits détails de la vie quotidienne. Les officiels qui les pressent de toutes parts ont à répondre seulement à leurs supérieurs, publics ou privés. D'une manière ou d'une autre, la dissidence et la déso-

obéissance sont punies. Des informateurs rendent compte régulièrement aux autorités. On nous dit que tout ceci est une très mauvaise chose.

Et ça l'est, mais ce n'est rien d'autre qu'une description du lieu de travail moderne. Les progressistes et les conservateurs ainsi que les libéraux qui se lamentent devant le totalitarisme sont des imposteurs et des hypocrites. Il y a plus de liberté dans n'importe quelle dictature modérément déstalinisée qu'il y en a dans un quelconque lieu de travail américain. On trouve le même genre de hiérarchie et de discipline dans un bureau ou une usine que dans une prison ou un monastère. En fait, comme Foucault et d'autres l'ont montré, les prisons et les usines sont apparues à peu près au même moment, et leurs organisateurs ont échangé consciemment leurs techniques de contrôle. Le travailleur est un esclave à temps partiel. Le patron dit quand il faut se présenter, partir et ce qu'il faut faire dans l'intervalle. Il vous dit quelle masse de travail fournir et à quelle vitesse. Il est libre d'exercer son contrôle en vous humiliant à l'extrême, en déterminant s'il en a envie les vêtements que vous portez ou le nombre de fois où vous allez aux toilettes. A de rares exceptions près, il peut vous flanquer à la porte avec ou sans raison. Il vous a à l'œil grâce à des mouchards ou des chefs, il amasse un dossier sur chaque employé. Répondre est appelé insubordination, comme si un employé était un vilain garnement, et non seulement cela peut vous faire flanquer dehors mais vous empêcher d'obtenir une indemnité de licenciement. Sans nécessairement assimiler l'un à l'autre, on peut constater que des enfants à la maison ou à l'école reçoivent le même traitement, justifié dans leur cas par leur immaturité supposée. Qu'est-ce que cela signifie venant de leurs parents et maîtres qui travaillent?

Il y a bien des motifs pour appeler notre système démocratie ou capitalisme ou -mieux encore- industrialisme, mais ses véritables noms sont fascisme d'usine ou oligarchie de bureau. Le système dégradant de domination dont j'ai décrit les règles règne sur la moitié du temps de la majorité des femmes et de la plupart des hommes pendant des dizaines d'années, durant la majeure partie de leur vie. Quiconque dit que ces gens sont libres est un menteur ou un imbécile. Vous êtes ce que vous faites. Si vous faites un travail assommant, stupide, monotone, il y a des chances pour que vous finissiez assommant, stupide, et morose. Le travail est une meilleure explication à la crétinisation diffuse qui nous entoure que des mécanismes aussi manifestement débilitant que la télévision ou l'éducation. Des gens qui sont enrégimentés toute leur vie, passant de l'école au travail, et encadrés par la famille au début de leur vie et par des maisons de vieux à la fin de celle-ci, sont habitués à la hiérarchie et psychologiquement esclaves. Leur aptitude à l'autonomie est si atrophiée que leur peur de la liberté apparaît comme une phobie rationnellement fondée. Leur dressage à l'obéissance au travail se répercute dans les familles qu'ils fondent, reproduisant ainsi le système en politique, culture et tout le reste. Une fois que vous avez pompé la vitalité des gens par le travail, ils auront tendance à se soumettre à la hiérarchie et aux experts dans n'importe quel domaine. Ils sont habitués à cela.

Nous sommes si près du monde du travail que nous ne pouvons pas voir ce qu'il nous fait. Nous devons nous appuyer sur des observateurs extérieurs d'autres temps ou d'autres cultures pour apprécier à quelle extrémité nous en sommes arrivés et la pathologie de notre position présente...

Supposons un instant que le travail ne rende pas les gens soumis et infirmes. Supposons, au mépris de toute psychologie plausible et de l'idéologie de ses chantres, qu'il soit sans effet sur la formation du caractère. Et, supposons que le travail ne soit pas assommant, fatiguant et humiliant, comme nous savons qu'il l'est réellement. Même alors, le travail serait encore une raillerie de toutes les aspirations humanistes et démocratiques, simplement parce qu'il usurpe trop de notre temps. Socrate disait que les travailleurs manuels font de mauvais amis et de mauvais citoyens parce qu'ils n'ont pas de temps pour remplir les devoirs de l'amitié ou de la citoyenneté. Il avait raison. A cause du travail, quoi que nous fassions, nous gardons l'œil rivé à nos montres. La seule chose "libre" dans le soi-disant temps libre est qu'il ne coûte rien au patron. Le temps libre est en majeure partie dévolu à se préparer au travail, à aller au travail, à revenir du travail et à récupérer du travail. Temps libre est un euphémisme pour désigner un facteur de production (les travailleurs) qui non seulement se transporte à ses propres frais vers le lieu de travail et inversement, mais encore assure la propre responsabilité de son maintien et entretien. Le charbon et l'acier ne font pas cela, les tours et les machines à écrire ne font pas cela. Mais les travailleurs si ! Il n'est guère étonnant que Edward G. Robinson dans un de ses films de gangsters s'exclame : "Le travail c'est pour les cons"!

Platon et Xénophon attribuent à Socrate une perception qu'ils partagent

des effets destructeurs du travail sur le travailleur en tant que citoyen et en tant qu'être humain. Hérodote percevait le mépris pour le travail comme un attribut des Grecs classiques au sommet de leur culture. Pour prendre seulement un exemple chez les Romains, Cicéron disait que : "Quiconque donne son travail contre de l'argent se vend lui-même et se place lui-même au rang des esclaves.". Sa franchise est rare de nos jours, mais des anthropologues occidentaux ont été éclairés par les porte-paroles des sociétés primitives contemporaines que nous avons coutume de mépriser. Les Kapauku de l'Ouest de l'Iran, selon Posposil, ont une conception d'une vie équilibrée et travaillent en conséquence un jour sur deux. Le jour de repos est destiné à "retrouver la puissance et la santé perdues". Nos ancêtres, jusqu'au 18ème siècle alors qu'ils étaient loin de notre misérable condition, avaient au moins conscience de ce que nous avons oublié, la face cachée de l'industrialisation. Leur dévotion religieuse à la "Saint Lundi" - établissant ainsi de fait la semaine de 5 jours 150 à 200 ans avant sa consécration légale - fut le désespoir des premiers propriétaires de fabriques. Ils mirent longtemps à se soumettre à la tyrannie de la cloche, ancêtre de l'horloge. Pour répondre aux nécessités industrielles, il fut nécessaire de remplacer pendant une génération ou deux les hommes adultes par des femmes accoutumées à l'obéissance et par des enfants plus malléables. Même les paysans exploités de l'Ancien régime truquaient d'une façon notable le temps de travail dû à leur propriétaire. Selon Lafargue, un quart du calendrier des paysans français était dévolu aux Dimanche et jours fériés, et les représentations de Chayanov de villages de la Russie tsariste - qui peut difficilement être considérée comme une société progressiste - montrent également un quart ou un cinquième des jours des paysans consacré au repos. Nous sommes bien loin derrière ces sociétés arriérées. Les moujiks exploités se demanderaient pourquoi la plupart d'entre nous travaille. Nous devrions aussi nous le demander.

Pour saisir pleinement l'énormité de notre détérioration, considérons la plus ancienne condition de l'humanité, sans gouvernement, sans propriété, quand nous allions à l'aventure comme chasseurs-cueilleurs. Hobbes4 supposait que la vie alors était affreuse, brutale et courte. D'autres pensent que la vie était une bataille désespérée et permanente pour la subsistance, une guerre engagée contre une Nature hostile, la mort et le désastre s'abattant sur les malchanceux, ou quiconque n'étant pas assez fort dans la bataille pour l'existence. En réalité ce n'est qu'une projection des craintes qu'occasionnait l'effondrement de l'autorité gouvernementale sur des communautés non habituées à s'en passer, comme l'Angleterre de Hobbes durant la Guerre Civile. Les compatriotes de Hobbes avaient déjà rencontré des formes de sociétés alternatives qui illustraient d'autres modes de vie -en Amérique du Nord, notamment,- mais celles-ci étaient trop éloignées de leur expérience pour être compréhensibles. (Les gens de plus basse extraction, plus proche de la condition des Indiens, la comprenaient mieux et l'ont souvent trouvée attirante. Tout au long du 17ème siècle, des colons anglais désertèrent vers des tribus indiennes ou, capturés à la guerre, refusèrent de retourner chez eux.. Mais aucun Indien ne déserta pour aller chez les Blancs... La version de la " survie des plus forts"- la version de Thomas Huxley- du darwinisme rendait mieux compte des conditions économiques de l'Angleterre Victorienne que de la sélection naturelle, comme l'anarchiste Kropotkine l'a montré dans son livre "L'Entr'aide : un facteur de l'Evolution" , (Kropotkine était un scientifique, un géographe qui avait eu l'opportunité involontaire de faire des travaux sur le terrain pendant qu'il était exilé en Sibérie: il savait de quoi il parlait). Comme bien des théories sociales et politiques, l'histoire que Hobbes et ses successeurs relatait était réellement de l'autobiographie sans le savoir.

L'anthropologue Marshall Sahlins, analysant les données existantes sur les chasseurs-cueilleurs contemporains , discrédita le mythe Hobbesien dans un article intitulé "La Première Société d'Abondance". Ils travaillent beaucoup moins que nous et leur travail est difficile à distinguer de ce que nous considérons comme du jeu. Sahlins concluait que "les chasseurs et cueilleurs travaillent moins que nous, et que la quête de la nourriture, au lieu d'être un travail continu, est intermittente, les temps libres abondants, et il y a un taux plus important de sommeil par jour/ par personne / et par an que dans n'importe quelle autre société". Ils travaillent en moyenne 4 heures par jour en supposant qu'ils "travaillent". Leur "travail", tel qu'il nous apparaît, est un travail complexe qui met en oeuvre leurs capacités physiques et intellectuelles. Un travail non qualifié sur une grande échelle, comme le dit Sahlins n'est possible que dans une société industrielle. Ainsi leur activité correspond à la définition du jeu de Friedrich Schiller: la seule occasion où un homme réalise sa complète humanité, en donnant "libre cours" aux deux côtés de sa double nature, pensante et sensible. Comme

il le soulignait "l'animal travaille quand une privation guide son activité, et il joue quand ce motif est l'épanouissement de sa force, quand une vie débordante est son propre stimulus pour agir"... Même Marx, qui (malgré ses bonnes intentions) appartient au Panthéon productiviste, observait que "le règne de la liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures". Il ne fut jamais amené à identifier cet heureux événement pour ce qu'il est, l'abolition du travail. Mais c'est possible, même si c'est plutôt exceptionnel d'être pro-travailleurs et anti travail...

Adam Smith dans la Richesse des Nations malgré son enthousiasme pour le marché et la division du travail, était plus vigilant (et plus honnête) vis à vis de la face cachée du travail que ses épigones modernes. Comme il l'observait: "la compréhension de la majorité des hommes est nécessairement formée par leurs emplois habituels. L'homme dont la vie est occupée à faire des opérations simples... n'a pas l'occasion d'exercer sa compréhension.... Il devient généralement aussi stupide et ignorant qu'il est possible à une créature humaine de le devenir." Ceci est, en peu de mots sans ménagement, ma critique du travail. Le problème c'est la révolte contre le travail. Il ne figure dans aucun texte d'économistes du laissez-faire -Milton Friedman, Murray Rothbard, Richard Posner- parce que pour parler comme eux et comme dans "Star Trek", "c'est pas dans l'ordinateur".

Si mes objections, sous-tendues par l'amour de la liberté, n'arrivent pas à persuader les humanistes, il y en a d'autres qu'ils ne peuvent méconnaître. Le travail est dangereux pour la santé. En fait le travail est un meurtre de masse ou un génocide. Directement ou indirectement, le travail tuera la majorité des gens qui lisent ces mots. Entre 14000 et 25000 travailleurs sont tués annuellement aux USA au travail. Plus de 2 millions sont estropiés. 20 à 25 millions sont blessés chaque année. Et ces chiffres sont fondés sur une estimation très modeste de ce qui constitue les accidents relatifs au travail. Ainsi n'est pas comptabilisé le demi-million de cas annuel de maladies professionnelles. J'ai consulté un manuel médical de 1200 pages sur les maladies professionnelles. Même cette mise à jour n'est que superficielle. Les statistiques disponibles recensent les cas effectifs de 100000 mineurs qui présentent une silicose pulmonaire parmi lesquels 4000 meurent chaque année, un taux de mortalité bien plus important que pour le SIDA, par exemple, qui attire si fort l'attention des médias. Ceci reflète l'hypothèse non exprimée que le SIDA5 affecte des pervers qui pourraient contrôler leur dépravation alors que l'extraction du charbon est une activité sacro-sainte qu'on ne peut remettre en question. Ce que les statistiques ne montrent pas c'est que des dizaines de millions de gens ont leur espérance de vie raccourcie par le travail -ce qui n'est après tout rien d'autre qu'un homicide.

Même si pendant le travail vous n'êtes pas tués ou estropiés, vous pourriez très bien l'être en allant travailler, en revenant du travail, en cherchant du travail, ou en essayant d'oublier le travail. La grande majorité des victimes de l'automobile le sont soit en faisant une de ces activités rendues obligatoires par le travail ou encore en entrant en collision avec ceux qui les font. A ce chiffre déjà considérable doivent être ajoutées les victimes de la pollution automobile-industrielle, de l'alcoolisme et de la toxicomanie dus au travail. Le cancer ainsi que les maladies cardiaques sont des affections modernes en rapport direct ou indirect avec le travail.

Le travail institutionnalise l'homicide comme mode de vie. Les gens pensent que les Cambodgiens étaient fous de s'auto-extermier, mais sommes nous si différents? Le régime de Pol Pot au moins avait une vision, bien que pervertie d'une société égalitaire. Nous tuons des gens par milliers afin de vendre des Big Macs et des Cadillac aux survivants. Nos 40000 à 50000 accidentés graves de la route, sont des victimes non des martyrs. Ils sont morts pour rien ou plutôt, ils sont morts pour le travail. Mais le travail ne mérite pas qu'on meure pour lui..

Mauvaises nouvelles pour les gens de gauche : le bricolage réformateur est inutile dans ce contexte de vie ou de mort... Le contrôle de l'état sur l'économie n'est pas non plus une solution. Le travail est, si c'est possible, plus dangereux dans les pays socialistes d'état, qu'il l'est ici. Des milliers de travailleurs Russes ont été tués ou blessés en construisant le métro de Moscou. Des histoires circulent à propos de catastrophes nucléaires soviétiques étouffées, à côté desquelles Times beach et Three Miles Island ressemblent à des manœuvres de débutants. D'autre part le désengagement de l'état et la déréglementation actuellement à la mode, n'apporteraient aucune aide et probablement aggraverait la situation. Du point de vue de la santé et de la sécurité, entre autres, les conditions de travail étaient pires dans les périodes où l'économie était la plus proche du laissez-faire. Des historiens

comme Eugène Génovèse ont argué avec persuasion du fait que -comme le soutenaient avant guerre les apologistes de l'esclavage- les salariés de l'Amérique du Nord et de l'Europe étaient plus mal lotis que les esclaves des plantations du Sud. Aucun réaménagement des relations entre bureaucrates et hommes d'affaires ne se traduit par des différences au niveau de la production.

Ce que j'ai dit jusqu'ici ne devrait pas être contredit. Beaucoup de travailleurs en ont ras-le-bol du travail. Au travail, il y a des taux élevés d'absentéisme, de turnover, de vol et de sabotage par les employés, de grèves sauvages et surtout de "perruque". Certains mouvements pourraient apparaître allant vers un rejet conscient et pas seulement viscéral du travail. Pourtant, le sentiment que le travail lui-même est inévitable et nécessaire s'il prévaut chez les patrons et leurs agents est aussi largement répandu chez les travailleurs eux-mêmes.

Je ne suis pas d'accord. Il est maintenant possible d'abolir le travail et de le remplacer dans la mesure où il sert des buts utiles, par une multitude de nouvelles activités libres. Abolir le travail nécessite d'aller dans deux directions, quantitative et qualitative. D'une part du côté quantitatif nous devons diminuer massivement la quantité de travail. Aujourd'hui, la majeure partie du travail est inutile ou pire et nous devrions simplement nous en débarrasser. D'autre part - et je pense que ceci est le cœur du problème et le nouveau départ révolutionnaire- nous devons recenser quel est le travail utile qui peut rester et le transformer en une diversité d'activités plaisantes proches du jeu et de l'artisanat, ne se distinguant pas d'autres passe-temps agréables excepté qu'ils conduisent à produire des choses utiles. Ceci ne les rendrait pas moins attrayantes à faire pour autant. Alors toutes les barrières artificielles de pouvoir et de propriété pourraient être balayées. La Création pourrait devenir récréation. Et nous pourrions arrêter d'avoir peur les uns des autres.

Je ne suggère pas que la plupart du travail soit récupérable par ce biais. En fait la plupart de celui-ci ne mérite pas d'être conservé. Seule une faible fraction, qui va en diminuant, a un but utile indépendant de la défense et de la reproduction du système de travail et de ses appendices politiques et légaux. Directement ou indirectement la majeure partie du travail sert les buts improductifs de commerce ou de contrôle social. Du coup, on peut libérer des dizaines de millions de vendeurs, de soldats, de managers, de flics, d'agents de change, de prêtres, banquiers, avocats, professeurs, propriétaires, vigiles, agents de publicité et tous ceux qui travaillent pour eux. Il y a un effet boule de neige puisque, à chaque fois que vous mettez en chômage quelques gros bonnets vous libérez ses larbins et aussi ceux qui sont en dessous. Alors l'économie implose.

Quarante pour cent de la force de travail est composée d'employés dont la plupart font quelques-uns des travaux les plus idiots et assommants jamais concoctés. Des industries entières, assurances ou banques et sociétés immobilières par exemple, ne se consacrent qu'au brassage de papiers inutiles. Ce n'est pas par accident que le "secteur tertiaire", le secteur des services, augmente tandis que le "secteur secondaire" (industrie) stagne et que le "secteur primaire" (agriculture) est en voie de disparition. Parce que le travail est inutile, excepté pour ceux à qui il procure le pouvoir, les travailleurs sont translatés d'occupations relativement utiles à des occupations inutiles afin d'assurer l'ordre public. N'importe quoi plutôt que rien. C'est pourquoi vous ne pouvez pas rentrer chez vous simplement parce que vous avez fini tôt. Ils veulent votre temps, assez de celui-ci pour vous accaparer, même s'ils n'ont pas l'usage de la plupart de celui-ci. Sinon, pourquoi la semaine de travail n'a-t-elle diminué que de quelques minutes ces 50 dernières années?

Ensuite nous pouvons couper de grands pans du travail productif lui-même. Plus de production de guerre, d'énergie nucléaire, de nourriture synthétique, de déodorants intimes, et avant tout, plus d'industrie automobile. A l'occasion monter dans une Stanley Steamer ou un modèle T serait agréable mais "l'auto érotisme" sur lequel repose des fléaux comme Détroit et Los Angeles s'y oppose. Déjà, nous avons virtuellement résolu la crise de l'énergie, la crise de l'environnement et les autres problèmes sociaux insolubles qui y sont assujettis.

Finalement nous devons sans lésiner supprimer autour de nous la plupart des emplois, ceux qui ont les horaires de travail les plus longs, les moins payés et quelques-uns des travaux les plus pénibles. Je pense aux femmes au foyer faisant les travaux ménagers et gardant les enfants. En abolissant le travail salarié et en accédant au plein chômage nous sapons la division du travail en fonction des sexes. La famille nucléaire telle que nous la

connaissances est une inévitable adaptation à la division des tâches imposée par le travail salarié moderne. Qu'on le veuille ou non les choses sont ainsi depuis un siècle ou deux; il est économiquement rationnel que l'homme rapporte le bifteck à la maison, que les femmes fassent les sales besognes pour lui assurer un havre dans ce monde sans cœur, et que les enfants soient mis au pas dans les camps de concentration de la jeunesse appelés écoles, essentiellement pour les garder hors des jupes de leur mère, mais toujours sous contrôle, et incidemment d'acquiescer les habitudes d'obéissance et de ponctualité si nécessaires aux travailleurs. Si on supprimait le patriarcat, on éliminerait la famille nucléaire dont, comme le dit Ivan Illich, le travail au noir non rétribué rend possible et nécessaire le système du travail. Liée à cette stratégie de dénucléarisation il y a l'abolition de l'enfance et la fermeture des écoles. Il y a plus d'étudiants à plein-temps que de travailleurs à plein-temps dans ce pays. Nous avons besoin des enfants comme enseignants et non comme étudiants. Ils peuvent faire beaucoup pour contribuer à la révolution ludique parce qu'ils sont plus doués pour jouer que les adultes. Adultes et enfants ne sont pas pareils mais ils deviendraient égaux au travers d'une interdépendance. Seul le jeu peut combler le fossé des générations.

Je n'ai même pas encore mentionné la possibilité de réduire le travail qui demeure par l'automatisation et la cybernétique. Tous les scientifiques, ingénieurs et techniciens libérés des tracas de leur recherche sur la guerre et l'obsolescence planifiée, pourraient avoir du bon temps avec l'élaboration de combines pour éliminer la fatigue, la peine et le danger d'activités comme celles pratiquées dans les mines. Indubitablement ils trouveraient d'autres projets pour s'amuser. Peut-être feraient-ils naître des systèmes de communication mondiaux et multimédias, ou fonderaient-ils des colonies dans l'espace. Peut-être. Je ne suis pas moi-même amateur de gadgets. Je n'ai cure de vivre dans un paradis presse-bouton. Je ne veux pas de robots esclaves pour faire quoi que ce soit. Je veux faire les choses moi-même. Il y a, je pense une place pour la technologie allégeant le travail, mais une place modeste. Ce que l'on sait de l'histoire et de la préhistoire n'est pas encourageant. Quand la technologie productive a conduit les chasseurs-cueilleurs à l'agriculture et à l'industrie le travail augmenta alors que la compétence et l'autodétermination diminua. La nouvelle évolution de l'industrialisme a accentué ce que Harry Braverman appelait la dégradation du travail. Des observateurs intelligents ont toujours été conscients de cela. John Stuart Mill a écrit que toutes les inventions destinées à alléger le travail n'ont pas réussi à soustraire un instant de ce travail. Karl Marx écrivait "il serait possible d'écrire une histoire des inventions faites depuis 1830, celles-ci ayant pour seul but de fournir au capital des armes contre les révoltes de la classe ouvrière." Les technophiles enthousiastes - Saint-Simon, Comte, Lénine, B.F. Skinner- ont toujours été aussi des autoritaires convaincus ; c'est-à-dire des technocrates. Nous devrions être plus que sceptiques au sujet des promesses des mystiques de l'ordinateur. Ils travaillent comme des enrégés et s'ils atteignent leur but, il est probable que nous serons forcés de les suivre. Mais si ils ont quelques contributions particulières plus applicables à des buts humains que la course à la haute technicité, prêtez leur l'oreille.

Ce que je veux voir vraiment c'est le travail tourné en jeu. Une première étape est de séparer les notions de "boulot" et "d'occupation". Même des activités qui ont déjà un quelconque contenu ludique perdent la plupart de celui-ci si elles sont réduites à l'état de travail, que certaines personnes, et seulement celles-ci, sont forcées de faire à l'exclusion de toute autre. N'est-ce pas curieux que des ouvriers agricoles triment péniblement dans les champs tandis que des richards imprégnés d'air conditionné viennent dans leur maison de campagne chaque fin de semaine et bricolent dans leurs jardins? Dans un système de bombance permanente nous serons témoins de l'Age d'Or du dilettantisme qui fera honte à la Renaissance. Il n'y aura plus de boulots, juste des choses à faire et des gens pour les faire.

Le secret pour transformer le travail en jeu, comme l'a démontré Charles Fourier est d'aménager des activités utiles pour tirer avantage de tout ce que diverses personnes se réjouissent de faire. Pour permettre à certains de faire les choses qui leur plairaient il suffirait d'éradiquer les irrationalités et déformations qui affectent aujourd'hui ces activités quand elles sont réduites à être du travail. J'aimerais par exemple (pas trop) enseigner, mais je ne veux pas contraindre des étudiants et je n'ai que faire de lécher les bottes à des pédants pathétiques pour y parvenir.

Deuxièmement, il y a des choses que les gens aiment faire de temps en temps, mais pas longtemps, et certainement pas tout le temps. Vous pouvez être contents de garder des enfants quelques heures afin de bénéficier de leur compagnie, mais pas autant que leurs parents. Les parents cependant,

apprécient profondément le temps que vous libérez pour eux, bien qu'ils se fassent du mauvais sang si ils restent trop longtemps loin de leur progéniture. Ces différences parmi des individus sont ce qui rend possible une vie de libres jeux. Le même principe s'applique à bien d'autres secteurs d'activités, surtout les plus courantes. Ainsi, beaucoup de gens aiment cuisiner quand ils peuvent le faire à leur aise pendant leurs loisirs, mais pas quand il s'agit de faire bouffer ceux qui vont bosser.

Troisièmement, des choses qui sont insatisfaisantes si vous les faites tout seul, dans un environnement désagréable ou sous les ordres de supérieurs, peuvent être agréables pendant quelques temps en d'autres circonstances. En principe ceci est vrai de tout travail. Les gens exercent leur ingéniosité à faire un jeu du travail de forçat le moins attrayant. Des activités qui plaisent à certains ne plaisent pas toujours à d'autres, mais chacun au moins a potentiellement une variété d'intérêts et un intérêt dans la variété... Fourier imagina brillamment comment les penchants pervers et aberrants pourraient être utilisés dans une société post-civilisée, qu'il appela Harmonie. Il pensait que l'empereur Néron aurait été normal si étant enfant il avait pu assouvir son goût pour le sang en travaillant aux abattoirs. Des petits enfants qui manifestement ont du plaisir à se vautrer dans la saleté pourraient être organisés en "petites hordes" pour nettoyer les toilettes et vider les poubelles, des médailles récompensant les meilleurs. Je ne tiens pas à ces exemples précis mais au principe sous-jacent qui je pense rend bien le sens d'une dimension, d'une transformation révolutionnaire profonde. Gardons en mémoire que nous n'avons pas à prendre le travail d'aujourd'hui tel que nous le trouvons et à le répartir entre les individus appropriés dont certains auraient à être vraiment pervers. Si la technologie a un rôle dans tout ceci, c'est moins d'automatiser le travail à un point où son exécution devienne superflue que d'ouvrir de nouveaux royaumes de re/création. Nous voulons peut-être retourner à l'artisanat, que William Morris considérait comme une conséquence probable et souhaitable d'une révolution communiste.. L'art devrait être enlevé aux snobs et aux collectionneurs, aboli en tant que spécialité destinée à une élite, et ses qualités de beauté et de création rendues partie intégrante de la vie à laquelle elles ont été volé par le travail. C'est une pensée dégrisante de savoir que les vases grecs sur lesquels nous écrivons des odes et qui sont mis en vitrine dans des musées, étaient utilisés dans leur temps pour conserver l'huile d'olive. Je doute que nos objets quotidiens auront le même avenir dans le futur, si il y en a un. Il n'y a aucun progrès à attendre du travail, c'est tout le contraire. Nous ne devrions pas hésiter à chiper au passé, nous pouvons bénéficier de ce qui a été perdu depuis les anciens...

Les abolitionnistes devront compter essentiellement sur eux-mêmes. Personne ne peut dire ce qui résulterait de la libération d'un pouvoir créatif étouffé par le travail. Tout peut arriver. Le problème rabâché de l'opposition entre liberté et nécessité, avec tous ses sous-entendus théologiques, se résoudra pratiquement de lui-même une fois que la production des valeurs d'usage correspondra à des activités de jeux agréables.

La vie deviendra un jeu, ou plutôt plusieurs jeux, mais pas -comme maintenant- un jeu dans lequel l'existence d'un gagnant implique nécessairement l'existence d'un perdant. Une rencontre sexuelle réussie est le paradigme du jeu productif. Les participants potentialisent réciproquement leurs plaisirs., personne ne tient la marque et chacun gagne. Plus tu donnes plus tu reçois. Dans la vie ludique, le meilleur du sexe se diffusera dans les meilleurs moments de la vie quotidienne. Le jeu généralisé conduit à une vie libidineuse. Le sexe, en retour, peut devenir moins pesant, plus attractif. Si nous jouons la bonne carte, nous pouvons retirer de la vie plus que ce que nous y investissons; mais seulement si nous jouons pour de bon.

Personne ne devrait jamais travailler. Travailleurs du monde... relax !

NOTES

N.B. La version originale de ce texte ne comportant pas de notes, celles-ci n'engagent que les éditeurs de cette traduction.

1. Oblomov est le titre d'un roman de Gontcharov (1821-1891) et le nom du personnage principal, symbolisant un individu désœuvré, incapable de sortir de sa torpeur.

2. Johan Huizinga est un historien hollandais (anthropologue, historien de la culture), auteur de deux livres : "Le déclin du Moyen-âge" (Payot) et "Homo ludens" (Tel : Gallimard). Le dernier écrit durant les années '30 développe son objection à la conception de l'homme comme "homo faber" se définissant par l'action de "fabriquer". Huizinga insiste sur la notion de jeu comme qualité humaine fondamentale.

3. Les exemples donnés par Bob Black de “bons jeux” nous semblent discutables !

4. Thomas Hobbes (1588-1679) : philosophe anglais auteur du Léviathan “où il se déclarait en philosophie pour le matérialisme, en morale pour l'utilitarisme égoïste, en politique pour le despotisme” (Larousse).

5. Le texte de Bob Black écrit dans une période où le SIDA était peu connu en Europe (le premier malade européen mourut en septembre 1980) n'oppose pas de contre-interprétation à celle qu'il attribue aux médias. On peut aujourd'hui mieux souligner à quel point ce mal qui répand la terreur est à l'image de l'inhumanité du monde où nous vivons, par exemple du remplacement chez certains individus du rapport amoureux par une défonce sexuelle.

“Le sida s'épanouit parce qu'ont été transgressés non pas certains tabous sexuels, mais certaines règles et des modes de vie qui avaient concouru jusque-là à établir un équilibre biologique relatif.” (J.P. Escande cité par M.D. Grmek)

“Nous l'avons maintenant, cette maladie métaphore qui, par ses liens avec le sexe, le sang, la drogue, l'informatique et la sophistication de son évolution et de sa stratégie exprime notre époque.” (M.D. Grmek, Histoire du Sida, Payot)

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

* Pierre Kropotkine :

Oeuvres (choix de textes ; Petite Collection Maspéro

La Conquête du Pain

L'Entr'aide : Un facteur de l'Evolution ; Librairie Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris

* William Morris

Nouvelles de Nulle Part ; Aubier-Montaigne

Contre l'Art d'Elite ; Hermann

* Raoul Vaneigem

Traité de Savoir-Vivre à l'usage des jeunes génération ; N.R.F. Gallimard

* Collection de l'Internationale Situationniste ; Editions Gérard Lebovici

* Harry Braverman

Travail et capitalisme monopoliste ; Maspéro

EN GUISE DE POSTFACE

Si nous avons traduit de larges extraits du texte de Bob Black sur l'abolition du travail c'est que ce texte comporte beaucoup d'éléments avec lesquels nous sommes d'accord... Et en particulier l'idée même de l'abolition du travail. Cependant nous émettons quelques réserves sur certaines idées qui y sont développées ainsi que sur certaines des références de Bob Black. Certains points mériteraient d'être analysés plus précisément afin d'argumenter sur les divergences qui existent entre lui et nous. Nous nous bornons simplement à les signaler ici en attendant de les développer ultérieurement. Il s'agit en particulier des références fréquentes à la démocratie grecque, qui nous semble dénoter de sa part une fascination que nous ne partageons pas. De même il existe dans ce texte, de manière sous-jacente, des relents auto-gestionnaires avec lesquels nous sommes en désaccord. Concernant ce dernier point Bob Black écrit que le travail est fait “pour le profit de possédants qui ne contribuent en rien au projet, sans aucune possibilité de partage des tâches ou de répartition du travail entre ceux qui l'exécutent” ; “de salauds de patrons exploitant et prenant comme bouchés-émisaires leurs subordonnés qui -selon un critère rationalo-technique- devraient organiser le travail. Mais le capitalisme dans le monde réel subordonne la maximalisation rationnelle de la productivité et du profit aux exigences du contrôle organisationnel”.

Sans vouloir être méchants, nous lisons dans ces passages que les possédants sont des parasites ; le capitalisme serait mieux géré par les exécutants, car la productivité et le profit sont subordonnés au contrôle, à la discipline. N'étant pas des auto-gestionnaires, les projets de gestion des entreprises par les travailleurs ne nous intéressent pas. A l'opposé, nous voulons l'abolition du salariat, la destruction du marché et donc des entreprises. Cette divergence de principe exprimée, il nous reste à indiquer en quoi nous

pensons que ces citations n'expriment pas la réalité. Des bourgeois des débuts du capitalisme aux managers d'aujourd'hui, des petites entreprises aux grandes organisations industrielles, commerciales, financières, etc... le “projet” consiste à faire en sorte que l'aboutissement des processus de travail puisse être représenté par des sommes d'argent plus importantes que celles investies au début et pendant le déroulement des processus. Selon les critères de la rationalité et de la technique actuelle, les individus qui composent les diverses bandes dont la fonction sociale consiste à administrer et à gérer le Capital sont adaptés aux tâches de direction impliquées par leur fonction ; les évolutions du Capital, la concurrence économique se chargeant généralement d'évincer et parfois de liquider purement et simplement les dirigeants “incapables”.

Contrairement à ce qu'affirme Bob Black, dans le monde réel la maximalisation de la productivité et du profit n'est pas subordonnée au contrôle organisationnel. Si celui-ci entrave la productivité et le profit, il est abandonné ou il doit évoluer. Le contrôle, l'organisation, font partie des moyens qui dans les entreprises permettent de créer, d'améliorer, de faire évoluer les conditions de travail afin de permettre l'appropriation la plus efficace de l'énergie vitale d'humains réduits à la fonction de travailleurs.

Pour conclure, il nous semble absurde de qualifier le système du despotisme capitaliste de “fascisme d'usine ou d'oligarchie de bureau”, car ce qui est critiqué dans le texte s'est manifesté bien avant l'apparition de régimes fascistes et se poursuit de plus belle depuis la fin de ces régimes. Il ne s'agit pas de nier l'existence de groupe peu nombreux d'individus qui dans leurs bureaux croient diriger le monde, mais le capitalisme ne se réduit pas à la domination de ces individus, ni même à la forme juridique de la propriété (privée ou étatique).

Pour cette raison, nous sommes en complet désaccord avec les expressions de pays “communistes” ou de “pays socialistes d'état” pour désigner le régime social en Russie, dans les pays de l'Est,... Dans ces États, jusqu'à présent, la forme dominante de la propriété était la propriété d'état, mais il s'agit de la propriété d'entreprises vendant leurs produits, dans lesquelles les travailleurs reçoivent un salaire en échange de leur force de travail. Donc, le seul terme qui peut qualifier tout cela, c'est celui de capitalisme.

Mai 1990.

Lettre de Bob Black (Albany, USA)

1^o juillet 1990

Chers amis,

Merci pour avoir rendu “The Abolition of Work” (L'abolition du travail) disponible en français. Et je remercie K.O. pour m'avoir résumé vos commentaires sur cet essai (je ne lis pas le français).

D'une façon générale, nous sommes plus en accord que vous ne le supposez. En me référant aux économies staliniennes, j'ai utilisé le mot “communiste” comme une citation entre guillemets. En tant que sociétés de classe basées sur le travail salarié les régimes “communistes” sont capitalistes. Mais mon essai traite du travail, pas du capitalisme. Afin de dire quelque chose il n'était pas nécessaire de tout dire.

Mes références classiques reflètent la lucidité des intellectuels de la classe-oisive Grecque et Romaine, et pas une quelconque admiration attachée pour leur culture ou leur système social. Libérés du travail par le travail d'esclave accompli par d'autres, ils étaient uniquement conscients de ses implications, à la différence de la plupart des classes dominantes. Seul leur héritage intellectuel reste à exproprier ; ainsi c'est ce que j'en ai fait.

Je ne peux pas comprendre vos remarques sur la relation entre profit et contrôle social dans les calculs du management. Je considère que la priorité accordée au contrôle est éminemment rationnelle, pas un jeu de pouvoir psychologique, quoique le travail organisé hiérarchiquement permette une foule de petites tyrannies. Le travail est la source du profit pour les employeurs, certainement. Mais collectivement, les patrons ont un intérêt à des horaires longs qu'ils accroissent ou non la production et donc le profit, car mêmes les heures improductives sont autant de temps disponible pour plus de pratique de la subordination, et non disponible pour les buts propres des travailleurs. Un employeur non-conformiste pourrait échanger des horaires réduits contre une plus grande productivité des employés. Je trouve significatif que ceci se produise rarement. Avez-vous une meilleure explication que la mienne ?

Mes expressions “factory fascism” (fascisme d'usine) et “office oligarchy”

(oligarchie de bureau) - qui en anglais sont des allitérations - sont théâtralement dramatiques et métaphoriques, pas littérales comme vous semblez le croire. Les usines ont manifestement précédé les fascistes dans un sens politique, etc. Dans mon essai je joue avec les mots autant qu'avec les idées. Je ne prône pas seulement un jeu profitable, je m'engage dans celui-ci? K.O. pense que l'essentiel de cet aspect exemplaire de l'essai peut avoir été perdu dans votre version. Je n'en sais rien. Mais j'apprécie l'opportunité d'être entendu par ceux qui ont un intérêt à votre projet.

Sincèrement,

Bob Black

P.O. Box 2159

Albany, NY 12220

U.S.A.

Lettres à The Red Menace

Le bulletin édité en Grande Bretagne, The Red Menace (London), a publié dans un de ses numéros une critique indirecte d'Interrogations insérée dans une présentation de la revue Demolition Derby. Ceci a conduit à l'expédition par deux d'entre nous de lettres qui n'ont jusqu'ici pas entraîné de réponses. Selon notre lecture de leur bulletin, les compagnons de Red Menace veulent bien critiquer le progrès, mais ne semblent pas prêts d'abandonner leur foi dans le Proletariat. En lisant le texte de Red Menace et les deux lettres de réponse à ce texte, les lecteurs pourront se faire une idée des tentatives de discussion sur cette question.

Traduit de "The Red Menace" n°4, septembre/octobre 1989 - Revue de Presse.

"Demolition Derby" est un nouveau journal révolutionnaire canadien. Politiquement il se situe dans ce qui peut être décrit approximativement comme la tendance "primitiviste anti-autoritaire", avec pour thèmes principaux l'opposition à la technologie et l'environnement. Cette approche de "Demolition Derby" (et d'autres comme "Fifth Estate") est agréablement différente du crétinisme parlementaire du Parti Vert d'un côté et du crétinisme tout court des Anarchistes Verts de l'autre (voir leur soutien au racket des luttes de libération nationale et "l'économie informelle" des boutiquiers hippys). Ici l'opposition aux ravages de l'industrialisation est clairement posé en termes d'abolition du système de l'argent/du travail/du salariat et de tout ce qui contribue à le maintenir. Comme il est dit dans l'un de leurs articles: "Nous ne voulons ni d'une armée verte, ni d'un état vert, ni d'argent vert".

Si nous ne savons pas exactement jusqu'où nous voulons aller sur la route "primitiviste" - ou sur le sentier primitiviste - (certains défendent un retour à un mode de vie de chasseur-cueilleur), la critique de la civilisation industrielle capitaliste développée par "Demolition Derby", "Fifth Estate", John Zerzan, et d'autres, doit être prise au sérieux. Nous-mêmes sommes certainement anti-progrès, dans le sens de combattre l'idée qu'une expansion continue de la production permet une amélioration sans fin de la qualité de la vie. Nous serions d'accord avec le groupe "Interrogations", dont le texte "Interrogations sur l'écologie"¹ est inclus dans "Demolition Derby" que: "De la manufacture au machinisme industriel, de l'automatisation à l'informatique et la robotique, se dessine le cycle qui rend les êtres humains inessentiels" et que "Le développement des forces productives n'exprime rien d'autre que la domination de la marchandise".

Un long article dans "Demolition Derby" critique l'anarcho-syndicalisme, en particulier dans la version que le groupe gauchiste américain "Workers Solidarity Alliance" a fait sienne. L'idéologie de l'autogestion, dont l'horizon "radical ne a pas plus loin que celui de gérer le système d'usine existant, est soumise à un travail de démolition bien mérité. Il y a aussi un bon texte anti-nationaliste, traduit de "Brouillon pour une critique sociale" (un autre journal publié à Montréal).

La critique que nous pourrions faire de certaines personnes de la scène "primitiviste" est qu'elles ont abandonné toute perspective de classe et parlent uniquement en termes de lutte entre l'humanité et le capital (voir par exemple le texte "Une critique du Proletariat"² de "Interrogations", traduit dans le numéro d'août de Fifth Estate). Nous voudrions leur rappeler que la dépossession de notre planète, les massacres de Beijing, Halabjah et d'autres, etc... etc... ont été dirigés non par les esprits maléfiques d'un capital métaphysique, mais par nos gouvernants qui sont humains, bien trop humains. Nous devons lutter pour une société sans classe, mais pour y arriver cela implique d'abord une lutte de classes contre les défenseurs humains

du capital. Il est encourageant qu'un des participants de "Demolition Derby" raconte qu'il a activement soutenu la grève des imprimeurs à Wapping il y a deux ans. La position exacte de "Demolition Derby" sur cette question de classe devrait se clarifier, nous l'espérons, dans leurs prochains numéros;

Notes de Interrogations

(1) "Interrogations sur l'écologie": paru dans Interrogations avril 88 et décembre 88 - 2 textes traduits dans "Demolition Derby".

(2) "Une critique du Proletariat": paru dans Interrogations de décembre 88 - traduit dans Fifth Estate.

LETTRE DE HÈME

Bonjour,

Le texte qui suit est à l'origine une réponse à la critique que vous faisiez de certaines positions d'Interrogations dans votre présentation de Demolition Derby. Par soucis de clarification, j'ai été amené à déborder sur des thèmes non soulevés dans votre article. Tout ceci doit être compris comme base de réflexion, plutôt que comme des positions tranchées dans le moindre détail.

Bien amicalement,

Hème, Paris, février 1990

INTERROGATIONS

Notre propos n'a jamais été de voir dans le capital une métaphysique, ni dans ses dirigeants des lutins malicieux. Les rédacteurs de Red Menace sont pour le moins superficiels en prétendant justifier une mystique (le prolétariat sujet immanent de la "révolution") en nous en attribuant une autre (un capital immatériel ne s'exprimant pas dans des individus particuliers). Si lutter pour une "société sans classes" implique une lutte contre les partisans humains du capital, pourquoi se cacher que l'adhésion aux valeurs de ce capital ne constitue pas un signe distinctif des seules classes gouvernantes. Ouvrez donc un peu les yeux ! Nous ne sommes plus au 19^e siècle où avec l'essor du travail salarié l'aspiration qui est la nôtre aujourd'hui - à un monde sans classes, sans argent, sans Etat,... - tentait de s'exprimer à partir d'une séparation de la société entre vendeurs de la force de travail (salariés) et vendeurs du produit du travail (capitalistes). De nombreuses analogies persistaient alors entre le travail salarié et celui de travailleurs artisanaux propriétaires des moyens nécessaires à l'exercice de leur métier. Les uns et les autres conservaient une connaissance manuelle et intellectuelle de la conduite de leur activité productrice. Le capitaliste pouvait être perçu comme l'ennemi direct, comme le maître direct par une classe prolétarienne en constitution qu'il dépossédait de son énergie et de son savoir. Ceci explique la place tenue par les ouvriers qualifiés - salariés ou artisans - dans l'émergence d'un "mouvement ouvrier révolutionnaire", influencé par les théories marxistes et anarchistes. Bien que remettant en cause le pouvoir du patron à mettre au travail le salarié, ce mouvement ne remettait majoritairement pas en cause l'idée que le travail soit inévitable et que des êtres humains puissent se définir comme "travailleurs". Mais le pouvoir du capital est justement de définir les gens comme travailleurs..!

La théorisation de l'émancipation ouvrière, perpétuant l'asservissement au travail mais débarrassé de la tutelle des classes "parasitaires" (patrons, commerçants,...) a contribué au développement d'un syndicalisme de masse au début du 20^e siècle (1). Alors que des masses d'êtres humains, séparés de la terre, étaient poussés par la pression économique vers les grandes cités, et devenaient rapidement esclaves salariés dans les entreprises, la tâche principale des organisateurs syndicaux fut de les intégrer dans l'industrialisme en développement. Pour que cette masse d'ouvriers en perpétuel remaniement puisse se constituer en classe du capitalisme, il fallait garantir que les gens aillent bien au travail, que la discipline d'usine se renforce et qu'une auto-surveillance mutuelle se mette en place.

L'apologie du travail productif - et du travailleur - franchit un nouveau pas à partir de 1929, avec la théorisation du travail pour tous, du plein-emploi. Il n'y a qu'à voir l'exaltation du prolétariat faite par Hitler et Mussolini, du prolétariat en tant que communauté de travailleurs productifs. Arbeit macht frei, comme il était écrit à l'entrée du camp d'Auschwitz ! Ou comme

l'exprime magistralement Mussolini en 1934: "La crise du capitalisme est le passage d'une ère de civilisation à une autre. La solution à la crise est le corporatisme où l'autodiscipline serait confiée aux producteurs. Et quand je dis producteurs, j'entends aussi les ouvriers..."

Quant au fascisme, son objectif est une plus grande justice sociale, le travail garanti, une habitation descente. Cela n'est pas suffisant. Car les ouvriers, les travailleurs, doivent être de plus en plus intimement associés à la production si l'on veut qu'ils se plient aux exigences de la discipline".

Dans ce contexte, le mouvement révolutionnaire en Espagne, précédant la II^e guerre mondiale, marqua en quelque sorte une époque charnière. Bien qu'une analyse détaillée de ce mouvement soit impossible ici, il est important de noter que bien que la production industrielle et le travail salarié aient persisté dans les villes, des réactions radicales eurent lieu à plusieurs reprises contre le gouvernement de front populaire (y compris contre les ministres de la CNT anarcho-syndicaliste) et que l'argent fut aboli en plusieurs endroits à la campagne. Mais quel que soit l'intérêt de ces tentatives, leurs limites se situaient non seulement dans leurs faiblesses propres mais également dans le bouleversement mondial qui s'amorçait et qui allait permettre pleinement la liquidation de l'autonomie ouvrière - précédemment engagée par la social-démocratie et la II^e Internationale - au travers des fronts populaires, du fascisme, du New Deal,... et la déqualification du travail (elle-même facteur actif de la liquidation de l'autonomie ouvrière). Dépossédé par la machine de la connaissance de son travail, et donc de son relatif contrôle sur celui-ci, l'ouvrier voyait s'évanouir la liberté d'appréciation et la marge de manœuvre qui restaient à l'artisan et même au serf. La domination prenait un caractère de plus en plus impersonnel et massif... mais pas pour autant plus supportable ! Ce qui depuis est à l'ordre du jour n'est pas la stricte compartimentation sociale en classes étanches avec leur savoirs et leurs valeurs propres, mais le dégagement d'un modèle d'individu applicable à tous. Le patron même n'apparaît le plus souvent que comme le prolongement humain de la machine et des résultats financiers de l'entreprise, car il suit en toutes choses la loi des machines et de la valorisation. Ceci ne signifie pas que la hiérarchie s'émousse, puisque l'idéal de l'homme nouveau sera de combattre les autres pour franchir toujours de nouveaux échelons. Ceci ne signifie pas que se nouent des liens égalitaires entre le travailleur salarié et son patron, mais ceux-ci "partagent" de plus en plus de petits détails de la vie quotidienne (distractions, modes vestimentaires, consommation de marchandises standardisées produites massivement, de ces détails qui forgent une mentalité. Alors que le capitalisme du 19^e siècle tendait dans son développement à structurer des classes homogènes, le Messie du capitalisme moderne... c'est l'individu ! Ceci ne veut pas dire que les disparités de ce que l'on nomme le "niveau de vie" s'amenuisent ! Ni que les phénomènes divers réunis sous le terme de lutte de classe disparaissent. Mais ils se limitent à des marchandages revendicatifs entre négociateurs de la force de travail et concernent seulement des secteurs spécifiques. Lors de ces vingt dernières années, il s'agit essentiellement:

- de catégories traditionnelles, recoupant plus ou moins ce que l'on nommait jadis les gros bataillons ouvriers. Il s'agit de luttes souvent dures mais défensives contre la restructuration technologique. Si l'on prend le cas de la France, un de leurs traits communs est qu'elles ne débouchent généralement sur rien, même d'un point de vue strictement revendicatif. Rarement, elles peuvent voir le dégagement de quelques éléments contestant leur esclavage salarié, qui se trouvent plus ou moins rapidement marginalisés par rapport à leurs collègues.

- de nouvelles couches salariées formées d'éléments généralement sans racines profondes dans l'ancien prolétariat, à la fois par l'hétérogénéité de leur extraction sociale et par leur niveau moyen de scolarisation. C'est dans ces couches profondément atomisées que s'est recruté une bonne part de ce que l'on a nommé en Europe dans les années '70 "l'autonome ouvrière".

Mais ceci ne doit pas masquer que prises globalement, les valeurs communes à la majorité des individus prolétariés sont celles de la consommation de masse, leurs modèles ceux qu'offrent les médias.

Il apparaît clairement que la défense de la condition prolétarienne ne peut aucunement être la base de ceux qui sont aujourd'hui condamnés à être des prolétaires, et au delà de l'humanité. Il n'y a pas à attendre le dégagement d'éléments positifs (ou de classe positive) d'une condition dominée par le capital. Il n'y a pas plus à attendre d'une gestion ouvrière de l'économie qui - même abstraction faite de la déqualification du travail et de la condition prolétarienne - ne remet rien en cause des fondements de la domination capitaliste.

Cette constatation entraîne qu'aucun changement fondamental ne peut se concevoir de façon simpliste comme le soulèvement d'une classe "objectivement révolutionnaire" s'unifiant au travers de ses luttes. Contrairement à la conception "matérialiste vulgaire" qui voudrait qu'un tel changement ne soit jamais amené par une décision consciente ou un changement dans les idées, on pourrait dire que finalement il ne peut être amené que par un changement dans les idées; même si ce changement peut mettre en jeu des forces matérielles allant au delà de ce qui pourrait être imaginé et bouleversant les aspirations bornées des couches sociales. Ce qui serait alors en jeu serait d'emblée le développement d'une communauté humaine, c'est à dire d'abord le développement de nouveaux liens sociaux entre les êtres. Ces nouveaux liens seraient incompatibles avec eux que le rapport capitaliste a structuré au sein de ses différents composantes. Sans doute nombre de prolétaires se retrouveraient dans ce mouvement. Mais ce faisant, loin de réaliser l'hégémonie ou la victoire du prolétariat, ils ne feraient que participer à sa disparition.

(1) Rappelons au passage que cette théorisation n'est pas uniquement attribuable à la social-démocratie, mais aussi aux anarcho-syndicalistes. Selon Pelloutier: "Contre les crises, les associations ouvrières sont désarmées: la transformation économique seule en rendra le retour impossible; mais elles peuvent en atténuer les effets en réalisant enfin ce que, depuis la Révolution, tous les économistes sociaux, tous les gouvernements démocratiques projetèrent d'accomplir: la création du marché du travail."; "Les services créés (par les Bourses du Travail) peuvent se diviser en quatre classes: 1° LE SERVICE DE LA MUTUALITE, qui comprend les placements, les secours de chômage, le viaticum ou secours de voyage, les secours contre les accidents; 2° LE SERVICE DE L'ENSEIGNEMENT, qui comprend la bibliothèque et l'office de renseignements, le musée social, les cours professionnels, les cours d'enseignement général..." (F. Pelloutier, Histoire des bourses du travail, A. Costes Ed. 1946).

Les Bourses avaient alors l'ambition "de constituer dans l'Etat bourgeois un véritable Etat socialiste (économique et anarchique), d'éliminer progressivement les formes d'action, de production et de consommation capitalistes par des formes correspondantes communistes." C'est donc un nouveau développement de l'économie marchande débarrassée de la tutelle des non-producteurs qui est revendiqué. Pour mener celui-ci à bien, coexistent programme maximum (l'anarchie ?) destiné à doper les militants et surtout programme minimum permettant une adhésion de masse.